



Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

L'O.J.C. conspire pour empoisonner l'école

LA LIBERTÉ CRÉATRICE!

La déshonorante agression du Japon contre les Etats-Unis a non seulement soulevé notre cœur de dégoût et de colère, mais elle a éveillé en nous un patriotisme dont nos ennemis ne tarderont pas à connaître la puissance: le patriotisme nord-américain. Quand, le 7 décembre dernier, nous apprîmes que les sauvages de l'Asie avaient attaqué l'un des bastions de notre défense continentale, nous avons senti, pour la première fois, que les peuples de notre hémisphère étaient plus profondément attachés aux institutions américaines qu'aux souvenirs européens. Et du coup, l'union s'est réalisée entre nos sociétés d'hommes forgées au feu de la liberté, depuis les plages ensablées de la Floride jusqu'aux neiges des Laurentides, depuis les grattes-ciel de New-York jusqu'aux rives de la Californie et de la Colombie-Anglaise. La foule même des hésitants et des aveugles, qui refusait jusque-là d'admettre que le nazisme menaçait ce que nous avions de plus cher, a été violemment secouée par l'éclat des bombes sur Pearl Harbour, et, tournant le dos à une absurde politique d'apaisement et d'isolement, elle est rentrée dans la grande unité canado-américaine pour venger la justice et la civilisation.

A force de jouir de toutes les libertés, nous nous y habitons tellement que nous finissons par ne plus sentir leur présence. Vienne le jour où ces libertés sont mises en péril, nous serons les rangs autour d'elles, prêts à leur faire un rempart de nos poitrines, parce que la crainte de les perdre nous a révélé que nous ne saurions vivre sans elles. C'est donc par instinct de conservation que les Canadiens et les Américains communient aujourd'hui dans un même amour, une même indignation, un même désir de vengeance. Les Japonais nous auront rendu cet immense service: ils nous auront montré que c'est un privilège et un bonheur que d'être citoyen nord-américain et qu'il vaut la peine de souffrir et de mourir pour conserver aux générations à venir un tel bienfait.

Lundi dernier, les Etats-Unis célébraient le 150e anniversaire
(Suite à la page 2) Jean-Charles HARVEY

Avec le sourire

Nos SOUHAITS

A tous ceux qui nous sont chers, amis personnels, amis du "Jour", amis de la bonne cause, que nous servons depuis des années, un heureux Noël. Je souhaiterais à tous la paix, l'abondance et la prospérité, mais ce serait scandaleux que de désirer de telles choses au moment où des millions d'êtres humains souffrent de la faim, de la soif et du froid, dans les pays où l'on se bat pour nous. Non, je ne vous souhaiterai ni confort ni aises aussi longtemps que la liberté ne sera pas sauve, aussi longtemps que, par nos sacrifices, nous n'aurons pas écrasé les forces du mal.

Que Noël soit pour nous l'heure sacrée où nous recueillons toute notre passion de vaincre, toutes nos haines légitimes, toutes nos vérités essentielles, afin que, d'un accord commun, nous fassions bien la bataille de l'arrière au moment où des millions de jeunes gens offrent leur vie pour gagner celle de l'avant-garde.

C'est tout ce que je vous souhaite, chers amis. Vous ne recevrez pas de cartes de moi. Je vous prie de ne pas m'en adresser. Je ne vous en aimerais pas moins.

Quant à mes ennemis, à ces milliers de pauvres gens qui me déchirent toute l'année, je leur recommande de continuer leur oeuvre: cela prouve que j'ai été jugé digne d'injures pour le bien et la justice.

J.-Ch. H.

Un vrai journaliste

Tel est Gérard Brady, directeur de "L'Homme Libre" de Beauveville.

Il s'en prend à Jean-Charles Harvey et lui reproche d'avoir porté à la connaissance du public le scandale de l'O.J.C.

Mes obligations professionnelles m'ont obligé à lire ce charabia que je suis trop heureux de faire goûter aux lecteurs du Jour.

"Sur certaine malpropreté il vaut mieux jeter une toile que de brasser. L'affaire de l'O.J.C. est de celle-là et nous ne saurions pas approuver cette affaire, nos lecteurs ne le feraient pas." "Le Soleil" n'avait-il pas dit de

reproduire l'article de M. Harvey.

Traduit en français cela veut dire que "L'Homme Libre" exerce sur les informations concernant le Québec sa petite censure personnelle. M. Brady ne dit à ses lecteurs que ce qu'il veut bien leur dire.

C'est un journaliste. Il le pense — et sans doute il le croit.

Mais a-t-il quel intérêt à cacher le scandale de l'O.J.C., qu'il ne voulait pas apprendre à ses lecteurs?

Nous serons moins avariés de nouvelles à l'égard de nos lecteurs du Jour qui, eux, ont droit à tout connaître. Ainsi M. Brady nous informe que "depuis le début des hostilités nous avons les yeux sur le Japon; son adhésion à l'Axe ne pouvait faire de doute." Nous disons comme M. Brady et cette conception de l'adhésion emporte notre adhésion.

Et puisque "la guerre est près de nous, la torche est au-dessus de nos têtes et nous en sentons la chaleur" nous proposons à M. Brady de nous sauver de cet incendie en éteignant la dite torche sous les flots de son éloquence.

M. H. E.

Radio-Education

Sous ce titre, le scientifique et spirituel Henri Laugier, professeur de physiologie à l'Université de Montréal, prononçait, mardi soir, au Cercle Universitaire, une conférence qui mérite plus qu'une simple mention. Le rôle éducatif de la radio pourrait être immense. Malheureusement, l'esprit mercantile l'empêche de servir vraiment à cette noble cause. M. Laugier le démontre avec une clarté et un bon sens qui donnent à réfléchir.

Le manque d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine le commentaire qui s'impose, non seulement pour donner justice à l'auteur, mais aussi pour mettre en pleine lumière les tares de la radio et ses possibilités de relèvement.

Avis aux secs!

Ne manquez pas de lire, en dernière page, l'article de notre collaborateur Marcel-H. Estienne sur la Loi des Liqueurs: DURA LEX, SED LEX!

Ce ramassis de réactionnaires, fascistes, nationaux et sectaires veut maintenir l'infériorité éducative des Canadiens français. — Quelques numéros d'instituteurs. — "Je soupire après le jour où l'ordre nouveau d'Hitler sera établi au Canada", dit un membre de l'O.J.C.

Le 6 décembre, à Montréal, une commanderie de l'O.J.C. se réunissait dans l'est de cette ville. Elle s'honorait d'illustres visiteurs de l'Ontario: un nommé Tissot, secrétaire général de la secte; un nommé Laplante, organisateur général; un nommé Gascon, inspecteur d'écoles quelque part dans la province voisine. Aucune déclaration importante ne fut faite au cours de la séance. Nous croyons que la plupart des assistants étaient des personnes paisibles. Mais à la fin, un tout jeune homme, du nom de Fortin, demeurant non loin de Maisonneuve, s'écria: "Moi, je m'intéresse avant tout au fascisme, et je souhaite voir le jour où l'ordre nouveau d'Hitler sera établi au Canada." Ces paroles, comme bien on pense, jetèrent un froid dans la salle. Mais comment se fait-il qu'elles ne furent pas couvertes de protestations et que le jeune fou ne fut pas expulsé sur le champ? Partout ailleurs, le pauvre petit bonhomme se serait fait casser la figure.

Je tenais à raconter cette anecdote avant d'aborder le sujet principal de cet article: l'emprise de l'O.J.C. sur nos écoles. On a vu, la semaine dernière, qu'il existait une Commanderie des Instituteurs. On a noté depuis des années dans le corps enseignant de notre province. Il y eut autrefois, à la Commission scolaire, un individu du nom de Linteau, qui s'employa avec zèle. On se souvient que ce bonhomme avait été en Allemagne et avait été témoin d'un grand congrès nazi à Nuremberg. Cependant, je dois dire tout de suite que la majorité de ceux qu'on a enrôlés de la sorte, agissaient plutôt par crainte que par conviction. A part quelques fanatiques comme M. Jules Veer — présent à l'assemblée de dimanche dernier à l'école Meilleur — nos instituteurs recrutés par la secte sont animés des meilleures intentions du monde. Il est pourtant malheureux qu'ils fréquentent cette école d'étroitesse d'esprit, de préjugé et d'ignorance. Il est non moins regrettable qu'un des abbés visiteurs de la Commission scolaire soit en même temps le chapelain d'une commanderie.

Je ne dresserai pas une liste complète des instituteurs qui font partie de l'O.J.C. Pour prouver aux principaux intéressés que je suis assez bien renseigné, je me contente de donner les quelques numéros suivants où ils se rencontrent: 6820 (inspecteur d'écoles); 7744 (école technique); 5106 (professeur); 4343 (inspecteur d'écoles); 7865, — 2606, — 8081, — 8965, — 7103, — 3827, — 2275, — 3837, — 8083, — 8967, — 5375, — 9469, — 5476... tous instituteurs... et j'en passe.

Au moment où je relis cette longue liste, je remarque les noms de quelques journalistes, d'ailleurs sans talent, qui ont cru bon de se raccrocher à une société dans l'espoir de faire mieux protéger leur incompétence. J'y observe aussi les numéros de plusieurs médecins, dont quelques-uns ambitionnent une chaire à l'université. Avec les nombreuses recommandations qui appuieront leur candidature et les petites cabales des Frères, ils ont neuf chances sur dix d'y parvenir. Si nous ne réagissons pas, tout l'enseignement, du haut en bas, sera aux mains des éléments les plus crétins de notre nationalité.

N'allez pas croire que le mal se confine à Montréal. Au moins deux inspecteurs d'écoles du Lac Saint-Jean, dont l'un fort important, sont de l'O.J.C. Et plusieurs des agronomes de cette région en font aussi partie. Dans l'Emérillon (organe de l'O.J.C.) de septembre-octobre 1940, nous lisons la note chronologique suivante: "Une grande espérance disparaît. Le frère Dollard Dubé, autrefois de la XC de Trois-Rivières, était inspecteur de la région de Nicolet." Nombre d'autres régions sont gouvernées, au point de vue scolaire, par les Officiers.

Le plan de notre K.K.K. est systématique. On veut tout simplement influencer les diverses communautés régionales pour assurer l'élection de personnes absolument d'accord avec cette société. Nous lisons entre autres, dans l'Emérillon de mai 1936: "Pour faire l'école J.-Ch. H."

(Suite à la page 6)

Le JOUR commencera la semaine prochaine la publication d'un magnifique article de

MILES

Auteur des PASTILLES DE VICHY tant goûtées

Ne manquez pas de lire:

WEYGAND

la dernière illusion

Pas d'étrennes pour Fritz



ADOLF. — Qu'est-ce que t'attends, Goebbels, pour annoncer notre entrée triomphale à Moscou et à Londres?

AUTRE TORT DE VICHY

La magnifique attitude du gouvernement hollandais en exil et le rôle admirable qu'il a tenu les Indes néerlandaises depuis que le conflit s'est étendu à l'Extrême-Orient nous permettent de mieux mesurer encore tout le mal qu'ont fait à la cause des Alliés les capitulards et collaborationnistes de Vichy. Comme la France, la Hollande a été vaincue; et comme le commandant en chef des armées françaises était contraint à le faire, le commandant en chef des forces hollandaises a dû rendre son épée aux Allemands. Mais le gouvernement des Pays-Bas, plutôt que d'exercer sous la tutelle boche un semblant de pouvoir, a choisi l'exil, qui permettait la poursuite de la lutte avec toutes les ressources des colonies néerlandaises, sans compter celles de la marine marchande. Et aujourd'hui, c'est un apport précieux pour les Alliés, dans la bataille du Pacifique, que l'aide des Indes néerlandaises, bien armées et décidées à combattre jusqu'au bout.

On a déjà insisté sur le rôle décisif qu'auraient pu jouer les troupes françaises d'Afrique du Nord dans la lutte contre l'Empire italien, au cas où le gouvernement de la France défaite aurait choisi de poursuivre la lutte de ses colonies. Songeons aujourd'hui, en ayant sous les yeux l'exemple néerlandais, à ce que pourrait faire maintenant l'Indochine, si elle dépendait d'un gouvernement authentiquement français, qui se serait refusé au compromis avec l'ennemi!

Un gouvernement français indépendant aurait repoussé toute collaboration avec le Japon; il aurait maintenu en place l'homme énergique qu'est le général Catroux, et la Grande-Bretagne et les Etats-Unis eussent fourni à ce dernier l'armement moderne nécessaire à ses troupes bien disciplinées, mais pauvrement équipées, en dépit des déclarations retentissantes de M. Georges Mendel, au temps où il était ministre des Colonies. D'ailleurs, toutes les personnes riches d'Indochine, tant françaises qu'indigènes, étaient prêtes à faire tous les sacrifices financiers nécessaires pour donner à la colonie où se trouvait toute leur fortune la protection armée qui convenait. Au moment où

(Suite à la page 7) Emile-Charles HAMEL

Avec le sourire

Le cléricisme désapprouvé

En notre province, où l'on se fait règle d'être plus catholique que le Pape, on confond volontiers cléricisme et religion, et l'on est prêt à déverser toutes les malédictions célestes et terrestres sur la tête des audacieux qui osent penser et, surtout, dire qu'ils ne considèrent pas le cléricisme comme une chose inséparable de la foi, et qu'ils croient que l'on peut être excellent catholique sans être le moins du monde cléric et même sans avoir pour le cléricisme aucune sympathie. Si nos dévots Québécois veulent être logiques avec eux-mêmes, il leur faudra à ce compte s'en prendre à l'Eglise, car on peut à juste titre la taxer d'anticléricisme, elle qui désapprouve le cléricisme.

Ce n'est pas nous qui l'inventons. Contentons-nous de citer un extrait d'une lettre de Mgr Saliege, Archevêque de Toulouse, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur:

"...Imprégnons-nous de l'Evangile. Lisons Saint Paul et disons-nous que depuis la chute de l'Empire Romain les catholiques n'ont eu mission plus belle, plus grande de salut du monde, non par le cléricisme que l'Eglise désapprouve et dont nous ne voulons à aucun prix, mais le salut du monde par la croix de Jésus-Christ, manifestation et symbole de l'amour infini."

Voilà un témoignage devant lequel nous ne pouvons que nous incliner, tout à Québecois que nous sommes...

L'Equipe

Un lecteur qui est un ami nous écrit de St-Hyacinthe: "On respire au 'Jour' un air de liberté, de tolérance, de vraie démocratie. Il est impossible d'en dire autant des autres quotidiens ou hebdomadaires de langue française imprimés dans cette province. L'équipe du Jour est libérale, d'un libéralisme qui plaît à ceux qui, comme moi, ont cessé de brailer les âneries d'un Groulx et qui pudent avant d'être crétinisés sans espoir de guérison, faire machine arrière et ramener à leur juste valeur les supposés chefs de notre 'race'." Quant on pense que ce sont

"des types comme Groulx, Héroux, Pelletier, le notaire Fréchette qui veulent nous 'réfranciser'! C'est à mourir de rire. Ce pauvre Asselin doit souffrir là-haut du ridicule que ces individus font répandre sur notre Québec, 'le nombril du monde'."

Suivent pour chacun des collaborateurs du Jour des éloges agréables s'ils ne sont pas mérités.

Le certain c'est que nous sommes fiers à ce journal d'être les uns pour les autres non des confrères jaloux, mais des amis sûrs. Notre opinion, nous la discutons entre nous, librement et nous la livrons à nos lecteurs sans avoir à la modifier pour aucune raison, prétexte ou pression.

Notre équipe n'a pour maître que sa conscience et le bien public.

M. H. E.

Blancheneige

Nous avons lu dans tous les journaux, voici quelques semaines déjà, que la neige pouvait toujours tomber; en deux temps et trois mouvements elle serait ramassée, balayée, enlevée.

La neige est venue et elle est toujours là. Il paraît qu'on ne l'attendait pas si tôt. Evidemment, la neige tombant à mi-décembre, c'est une provocation.

Mais renseignements pris, il se confirme que l'on peut compter sur sa disparition vers le quinze août prochain.

A ce propos, pourrions-nous hasarder une timide suggestion? Dans la plupart des grandes villes d'Europe existe un règlement comportant obligation pour le propriétaire d'un immeuble bordé d'un trottoir de débarrasser celui-ci de sa neige.

Bien des magasins ici-même ont ainsi procédé, mais il paraît que les habitants paient des taxes importantes afin que la Ville assure ce service. Comme la Ville ne nous assure que de sa bonne volonté, nous proposons qu'elle réduise la taxe, mais introduise un règlement comportant obligation pour chaque riverain de nettoyer son bout de trottoir.

La sécurité publique (il y a déjà eu des chutes graves) et la propreté de la ville s'accroissent avec la Sagesse des Nations: "Que chacun balaye devant sa porte."

M. H. E.

LA LIBERTÉ CRÉATRICE!

— Suite de la première page —

de la ratification du Bill of Rights incorporé à la constitution américaine. Cette charte des droits civils, unique dans l'histoire humaine, n'a cessé d'inspirer la vie de cette grande démocratie, depuis le début jusqu'à nos jours. Elle consacrait la liberté de parole, de presse, d'assemblée, d'association, de critique et de religion. Elle stipulait qu'aucune autorité, pas même l'Etat, ne devait porter atteinte à l'inviolabilité de la personne humaine et du domicile; que personne ne serait privé de sa liberté, de sa vie ou de sa propriété sans un procès en bonne et due forme; elle instituait le jury, afin que l'accusé eût toujours l'avantage d'être jugé par ses pairs; elle interdisait au gouvernement de s'emparer des biens d'un particulier sans une juste compensation; elle mettait la justice en garde contre les sanctions excessives et cruelles; elle reconnaissait enfin que le pouvoir de l'Etat était délégué par le peuple et pouvait être révoqué par le peuple.

Et dans la déclaration de l'Indépendance, on citera toujours ces mots sublimes: "We hold these truths to be self-evident, that all men are created equal, that they are endowed by their Creator with certain unalienable rights, that among these are Life, Liberty and Pursuit of Happiness. That to secure these Rights Governments are instituted among men, deriving their just powers from the consent of the governed." — Nous tenons ces vérités pour évidentes, à savoir que tous les hommes sont nés égaux, qu'ils ont reçu du Créateur des Droits inaliénables, que parmi ces Droits sont la Vie, la Liberté et la poursuite du Bonheur, que pour assurer la possession de ces Droits, les gouvernements institués parmi les hommes détiennent leurs justes pouvoirs du consentement des gouvernés.

L'un des dix hommes les plus grands de l'histoire universelle fut un Américain, Lincoln, et c'est lui qui, sur les ruines accumulées par une guerre civile qui avait consacré la libération des esclaves, disait que les héros morts pour la cause n'avaient pas péri en vain, que la nation renaisait à la liberté et que le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ne périrait pas sur la terre.

Pour avoir vécu de ces nobles idées de liberté et de dignité humaines, le continent nord-américain, dans lequel nous comprenons le Canada, est devenu la portion de l'univers où, depuis un siècle, les plus grands progrès se sont réalisés et où les hommes ont connu le plus de paix, de bienfaisance, de générosité et de félicité. Ce fait est unique dans toute l'histoire. Grâce à son respect des valeurs humaines, la république des Etats-Unis a formé la nation la plus forte, la plus progressive, la plus belle, la plus morale et probablement la plus intelligente du globe. En ces dernières années, tous les autres pays, y compris nos ennemis, tels l'Allemagne et le Japon, n'ont rien fait qu'imiter ses inventions et son activité créatrice. La Russie elle-même n'a pu reconstruire, après la chute du tsarisme conservateur et rétrograde et après les ruines de la révolution, sans recourir à toutes les techniques américaines et s'en inspirer largement.

Les institutions canadiennes ont été profondément pénétrées de ces principes. Nul peuple au monde ne nous est aussi proche parent que celui des Etats-Unis. Un citoyen de Montréal, de Québec ou de Toronto traversera la frontière sans se sentir en pays étranger, et il parlera avec un Américain moyen sans voir une différence réelle entre ce dernier et son propre compatriote. Les réactions de l'un et de l'autre, devant la vie et les événements sont à peu près les mêmes.

Canada et Etats-Unis se sont formés de la même façon. Toutes les races — si tant est qu'il existe des races — se sont fondées dans un même creuset. Après avoir quitté la vieille Europe, elles ont connu chez nous, pour la première fois, la fraternité humaine et la liberté. Anglais, Danois, Norvégiens, Suédois, Polonais, Belges, Français, Italiens, Espagnols, Roumains, Russes, Grecs, Slaves, Tchèques, se sont sentis libérés de chaînes séculaires, de traditions mortelles, de préjugés étouffants, de croyances avilissantes, et tous, parlant volontiers le même verbe, comprenant les mêmes vérités, jouissant des mêmes privilèges, partageant les mêmes ambitions, se sont si allègrement mêlés par l'amour, par le sang, par la pensée, par la raison, qu'ils ont formé en un siècle et demi la première nation du monde. Et personne aujourd'hui, personne, ne se sentait amoindri de devenir citoyen américain.

Les Nord-Américains sont dégagés physiquement et moralement, émancipés des lourdes absurdités, libres d'allures, capables de tous les développements, de toutes les grandeurs, dignes en un mot de réformer un univers raisonnable, après que se sera calmé le vent de folie qui entraîne aujourd'hui l'humanité dans un tourbillon de feu et de sang.

Nous savons quel est notre destin. Roosevelt avait prédit que la génération présente aurait rendez-vous avec la destinée. Nous sommes au rendez-vous. Des larmes couleront, des mères diront adieu à leurs fils, des deuil viendront les regards, des lueurs sinistres souilleront la barre de nos horizons, mais notre destinée est de vaincre et de donner ensuite aux nations meurtries et découragées la lumière qui a guidé dix générations de Canadiens et d'Américains sur les chemins de la paix, du bien-être et de la liberté.

Jean-Charles HARVEY

Le Livre Américain

Les Collines Au Delà — The Hills Beyond

par Thomas Wolfe (1)

Je me défie, en général, des œuvres posthumes. Un auteur qui, de son vivant, s'est abstenu de publier une œuvre, a souvent eu pour cela d'excellentes raisons. Il a pu la juger insuffisamment mûrie, incomplète, ou même inférieure à ses meilleurs efforts. Naturellement, si cet auteur est un génie, il aura dû transmettre à ces pages inédites des envoies et des éclairs, des traits portant sa marque unique et qui resteront admirables; mais on ne peut s'attendre à y trouver la perfection finale, la pleine floraison des chefs-d'œuvre. Ces réflexions viennent à l'esprit en présence de ce livre, qui est le quatrième tiré des cahiers de Thomas Wolfe; et cependant les trois premiers les avaient démentis. D'une masse énorme de manuscrits laissés par l'écrivain, emplies dans une confusion, en apparence inextricable, des amis qui le comprenaient avaient extrait trois romans gigantesques qui, malgré leurs liaisons lâches, leurs parties ébauchées et leurs interlacations vides, avaient une unité, une forme, et possédaient des peintures définies et entières.

En fait, en dehors de trois ou quatre essais où il avait d'abord exercé ses moyens, Thomas Wolfe n'avait guère, au cours de sa vie brève, qu'accumulé des matériaux et jets de sa plume, qu'il avait ensuite, qu'il méditait, il les composait par fragments, au hasard de l'inspiration, sans souci de séquence et de chronologie, se réservant d'en faire un tout plus tard en ajustant toutes ces parties disjointes. Mais il prévoyait, dit-on, que son temps serait court et lui manquait pour cette tâche. Avant tout, s'exprimer, crier ce qu'il avait dans l'âme et sur le cœur, au-dessus et à la manière des prophètes, en donnant cependant à ces morceaux éparés une forme à peu près achevée; c'est vers quoi le poussait une impulsion fébrile et comme désespérée. A son défaut, des arrangeurs viendraient lui mettre l'ordre dans cette masse. Ils sont venus et nous ont révélés, en ces bribes réunies, un des écrivains les plus rares, les plus puissants de l'Amérique. Ils ont encore à l'œuvre, explorant maints feuillets gisant dans des tiroirs, des variantes et des versions multiples des mêmes thèmes, tout le résultat d'un travail continu et prodigieux.

Le présent volume est formé d'épisodes détachés, que l'auteur eût ou non encadrés dans l'œuvre totale, mais qui gardent d'eux-mêmes un intérêt distinct. Ils croissent pour la plupart la veine biographique qui encercle et pénètre tout ce qu'a écrit Thomas Wolfe. Car, avec sa puissance d'invention, son imagination sans bornes, et sa soif d'embrasser la réalité toute entière, il en est toujours revenu à l'inspection de son être et à l'interprétation de sa destinée. Déguisé sous des noms divers, c'est toujours Wolfe qu'il raconte et qu'il mêle au reste du monde. Il s'agit, dit-on, qu'on signale chez lui cet "égotisme"; il se défendait en disant qu'un écrivain se décrit toujours, quoi qu'il fasse, et ne peut voir les choses qu'à travers sa personne. Mais il y a, ajoutait-il, tant de façons d'être "subjectif" que le mot ne signifie rien. Quant à lui, il élargissait ses expériences personnelles jusqu'à l'ampleur de faits universels, humains; et des types transitoires qui traversaient sa route lui créaient des figures sans âge; ce qui est bien la marque du génie.

Les esquisses de ce volume n'atteignent pas toutes à cette qualité transcendante. Il est inévitable qu'à mesure que cette mine nous livre ses trésors, le résidu perde un peu de sa valeur. Ici, les souvenirs biographiques sont moins sublimes, restent plus fréquemment au niveau de chroniques réelles; mais même alors quel autre eût pu y verser cet entraînement, cette couleur et cette nostalgie? Et il y a des incidents où se retrouvent en plein la profondeur, le sens mystique du maître. L'Enfant Perdu, c'est l'histoire d'un jeune frère qu'il avait tendrement aimé; mais il en fait un vapoureux fantôme, paré de beauté par la mort, qui hante encore le foyer; que père, mère, frère et sœur remémorent tour à tour et pleurent après vingt ans. Les noms et les lieux disparaissent; nous ne voyons que la cruauté du trépas, le mur qu'il dressa entre les cœurs et la mélancolie survie des images autrefois aimées. Et c'est dit de façon si simple, si discrète, et cette fois si impersonnelle, que les cordes intimes en sont profondément touchées.

Le Retour du Prodige: c'est Eugène Gant, un jeune artiste, revenant après sept années, et avec une renommée faite, au village natal immuable, toujours enfoncé dans son calme, dans ses horizons verdoyants et dans ses identiques routines; et c'est l'accueil qu'il reçoit des anciens, l'émotion que crée sa visite, les jours disparus qui revêt. Or Eugène Gant, c'est Thomas Wolfe; mais il a seulement puisé

(1) Harper & Brothers, New York — \$2.50.

à cette expérience de quoi tracer une peinture anonyme, plus large que nature, rendue plus vraie, plus palpante, pour avoir été réellement vécue.

Le Solitaire, de Dieu, c'est encore plus intime et plus universel. Ici l'auteur, creusant au tréfonds de son âme, y découvre, comme état fondamental et permanent, un isolement absolu, un effroyable ennui. Mais il n'est en cela que l'homme de tous les temps, lancé dans un monde étranger, entouré d'êtres inconnus, l'homme inaccessible à autrui et incommunicable, l'homme dont Job exhalait la plainte, et dont l'Ecclesiaste a dit la sagesse désenchantée. Et avec quelle intensité il décrit son tourment, qui est celui de tous ses frères! "Il y a des moments où tout, n'importe quel, tout ou rien, les incidents les plus communs, les mots les plus vulgaires, peuvent m'arracher à mon armure, paralyser ma main, serrer mon cœur d'une horreur glacée, secouer mes entrailles d'un frisson d'impulsion. Quelquefois ce n'est rien qu'une ombre passant sur le soleil, quelquefois rien que la lumière torride et laiteuse d'un jour d'aout, ou la nudité laide, la sordide décadence des rues de Brooklyn, évoquant la misère de mille vies ternes et inconnues. Quelquefois rien que la face aride du ciment, l'air brûlant au-dessus d'un million d'insectes-machines encombrant les rues étouffées, ou la poussière des parcs d'automobiles, ou le fracas brutal et claquant des trains élevés, ou le fourmillement humain du sol, grouillant en une furie exaspérée, se ruant sans aller nulle part. Encore ce pourra être une phrase, un regard ou un geste, la froide et dédaigneuse inclination de tête dont m'accueille une princesse de Park Avenue, me signifiant: "Vous n'êtes rien." Et quelquefois c'est moins encore: ce n'est rien que le pulsage touché, voir, entendre, ou me rappeler clairement: quelque chose de si vague que c'est uniquement une hideuse atmosphère de l'âme, subtilement formée de toute la faim, la fureur, le désir impossible, que ma vie ait jamais connue... En de telles heures l'homme solitaire perçoit que toute l'évidence de ses sens l'a trahi, que rien ne vit et ne se meut que les créatures engourdies de son cœur comprimé, les larves de ses larmes stériles." Cette sensibilité aiguë, blessée du moindre choc, dolente en tous ses pores, étendant un voile gris sur l'univers entier, qui n'en a quelques-fois éprouvé les atteintes?

Chose étrange, Thomas Wolfe est souvent moins réel quand il se veut plus objectif. Chickamauga est un paragraphe émouvant, superbement écrit, de la grande guerre du Sud; mais il n'est après tout que l'aventure de deux soldats qu'on reconnaît comme des individus et dont le sort n'éveille aucune répercussion lointaine. Les Collines Au Delà, l'essai le plus étendu du volume, sont l'histoire d'une famille précise, relevée d'anecdotes piquantes; mais elle recèle moins d'au delà que des portraits plus indicibles. Il est pourtant un épisode où l'auteur a semblé regarder hors de lui, tracer un type tout différent du sien, et où il a touché aux vérités essentielles. C'est Le Matin du Lion, une étude sociale offrant plus d'une analogie avec certain chapitre d'une œuvre précédente. Le "Lion", c'est le banquier gâté des faveurs de la vie, jouissant de tous les luxes, habitant un palais tapissé d'œuvres d'art, servi par une armée de parasites serviles. Tant que dure la journée, tant que le diable le travail, il s'imagine arrivé, satisfait. Mais le matin, au sortir du sommeil, il se sent oppressé d'une mélancolie sombre. Il sent le poids de sa misère intime, de ses désirs déçus, le dégoût de ses tâches et de ses réussites futiles. Alors il est bourru, dur à ses serviteurs; se déjouer est insipide, le journal qu'il parcourt ne contient que des âneries. "Le vieux James, de sa fenêtre, contemplant d'un oeil terne la dorure fanée du matin... Ou s'étaient envolées la passion, la flamme de ses veines, la fièvre chanson de sa jeunesse? Toute cette foi, toute cette espérance, toutes ces croyances vierges d'il y a cinquante ans? La force, la santé, la sagesse, et la riche substance de son Amérique perdue? Avait-il fait seulement un rêve? Non, il avait vécu. Ou si c'était un rêve, c'était celui que tous les hommes avaient rêvé et poursuivi depuis des millions d'années. Mais où était passé ce rêve? — Ceci est d'une psychologie subtile et apparemment impossible: mais il est facile de voir qu'il est même Thomas Wolfe se projette dans son personnage et décrit sous ses traits sa désillusion propre, son immensité trépassée. En résumé, ces pages posthumes sont les miettes du festin, et le fond du panier peut-être. Elles ne révèlent pas toutes Thomas Wolfe à son apogée; mais elles sont dignes de son talent, et qui les lirait les premières y trouverait la découverte d'un rare phénomène artistique et le présage d'une œuvre de génie.

Louis DANTIN

Pour une nation forte

Mlle Berthe Chagnon, infirmière, vient de publier — aux Editions Bernard Vallouette — un volume intitulé: Le Petit Conseiller sur l'Alimentation Rationnelle des Enfants.

En parcourant ces pages, nous y trouvons réunies toutes les données de l'hygiène de l'enfance et, en plus, les menus et les recettes alimentaires appropriées à chaque âge suivant le poids de l'enfant.

On ne saurait trop parler d'hygiène alimentaire. Chaque livre ou chaque pamphlet qui traite de ce sujet a un caractère unique qui résume les connaissances et l'expérience particulières à l'auteur et qui capte l'attention d'un groupe spécial de lecteurs et de lectrices.

Le tableau du régime quotidien d'un enfant de 15 mois à deux ans nous donne la preuve, par sa compilation soignée, que les enfants de tout âge y trouveront toutes les substances nutritives dont ils ont besoin et dans des proportions bien équilibrées.

Mlle Chagnon mérite des éloges pour la somme énorme de travail qu'elle s'est imposée en préparant cet ouvrage sur l'alimentation rationnelle des enfants.

Nous souhaitons une large diffusion à ce nouveau venu.

Michelle S. GOSSELIN, L.S.S.

REGARDS

DECEMBRE 1941

Jean-Louis Gagnon: Toast à la Gloire de Jean-Arthur Rimbaud, page 97.

François Hertel: La Jeunesse et la Mort, page 106.

Marie S. J. Guimont: Ils ont des yeux et ne voient point (nouvelle), page 108.

Stéphane Jarry: Diaghileff et les Ballets Russes, page 111.

CHRONIQUES

Sciences: Dr Charles Martin, page 115.

Théâtre: Judith Jasmin, page 119.

Musique: Réal Benoit, page 122.

Revue des livres: Willie Chevalier, Roger Lemelin, Dostaler O'Leary, Julia Richer, page 125.

Revue des Revues: Louis Guay, page 137.

2ème Année—Vol. III — No 3. Prix: 25 sous.

CASE POSTALE 212, Québec.

Cette guerre est celle du Canada. Vous êtes le Canada. — Enrôlez-vous!



LA LABAIT A CE

GOUT INESPERE

QU'UNE BIÈRE

DEVRAIT AVOIR

La dernière fois que nous avons fait de l'alpinisme en Suisse, nous avions très soif et pensions: "Si seulement nous avions un bon verre de bière fraîche!" Eh bien, c'est là que, pour la première fois, nous nous sommes rendu compte du goût qu'une bière pourrait avoir! Quelle ne fut pas notre surprise, en arrivant au Canada quelques années plus tard, de trouver que la Labatt avait justement ce goût-là. "Mais c'est un miracle!" avons-nous dit. "Pas du tout," nous a-t-on répondu, "c'est tout simplement dû à une bonne vieille recette, à l'eau de puits profonde de London et à une famille de brasseurs. De tout cela résulte cette saveur piquante et moelleuse." "Et quel résultat?" nous sommes-nous exclamés en remarquant que la saveur s'attardait agréablement sur notre palais après que la bière était toute bue.

Ecoutez "Les Amours de Ti-Jos", tous les lundis soirs, CKAC, à 8h.

Pour Noël donnez des Timbres d'Épargne de Guerre

Conversation de table

Gibier à Poil et à Plume

Le lièvre à la royale (suite)

par: Louis P. De Gouy

"...Nice to be a squirrel and know
The lullabies that southwinds blow,
The emerald of alder buds,
And magic of the summer woods.
God loves gray squirrels for He made
The tall trees for their balconade,
All ready in a carven cup."

Dorothy Marie Davis.

J'indiquai à Madame Bon les différentes choses qu'elle avait à préparer pour la seconde phase de l'opération qui devait s'exécuter trois heures plus tard. Je la chargeai, d'ici là, de veiller attentivement à ce que rien ne vint déranger la cuisson lente et régulière de notre lièvre et, me débarrassant du tablier blanc, j'allai dans le cabinet de maman Bonfoux. Je m'installai à son bureau, et, après avoir placé ma montre devant moi, je me livrai, tandis que mon lièvre cuisait, à une étude approfondie sur la situation des six grandes compagnies de chemin de fer dans leurs rapports avec l'Etat au sujet de la garantie d'intérêt.

D'heure en heure j'allais surveiller mon lièvre. La délicieuse odeur qui se dégageait de la daubière, chaque fois que j'en soulevais le couvercle, s'accroissait de plus en plus et remplissait bientôt toute la maison. Tout allait bien. A quatre heures, je procédai à la seconde, la plus importante partie de mon œuvre. Je sortis délicatement le lièvre de son premier bain. De tous les ingrédients qui composaient ce bain on fit, au moyen d'une passoire et d'un petit pilon, un abondant coulis. A ce coulis on ajouta une demi-bouteille de vin chaud et, dans le tout, on délaya un mystérieux hachis, préparé, selon mes indications, avec le plus grand soin, par ma vieille amie et assistante Mme Bon, et de la bonne réussite duquel dépendait tout le succès de l'opération. Puis, le coulis ainsi complété fut versé dans la daubière, le lièvre fut replacé dans ce nouveau bain concentré, et la daubière fut remise sur le fourneau pour être chauffée à feu doux jusqu'à sept heures, heure fixée pour le repas.

Cependant, à six heures, Madame Bon n'ayant plus besoin de moi pour mener à bien notre cuisine, je sortis pour faire une course. Les émanations parfumées du lièvre à la royale, après avoir rempli toute la maison, avaient franchi la porte cochère et, suivant la rue Favart,

s'étaient répandues jusqu'au boulevard. On raconta que le quartier de l'Opéra-Comique fut mis en émoi. On raconta que des passants, séduits par l'odeur embaumée qui flottait dans l'air, entrèrent chez le pâtissier Julien pour lui demander "ce qui sentait si bon", et que le célèbre pâtissier dut répondre que cette odeur si extraordinairement parfumée ne sortait point de chez lui. On raconta que les mêmes personnes, ne perdant point courage, se rendirent à la Taverne de Londres et demandèrent à Edouard si, en dinant chez lui, on pourrait avoir sa part de ces nouvelles odeurs de Paris. Edouard, mieux renseigné que Julien, put répondre que ces odeurs d'un parfum si pénétrant, sortaient bien, en effet, d'une de ses casseroles, mais que cette casserole était pour le moment sur le fourneau de maman Bonfoux et qu'il ne pouvait disposer de la moindre parcelle de son contenu.

Telles furent les légendes auxquelles donna lieu ce premier lièvre à la royale dans le quartier de l'Opéra-Comique. Je suis un trop scrupuleux ami de la vérité pour en prendre la responsabilité. Ce que, par exemple, je puis affirmer, c'est que les convives de maman Bonfoux firent un tel accueil à mon lièvre qu'il me fut impossible d'en rapporter, comme j'en avais l'intention, un petit morceau à Edouard et Félix, en leur remettant leur daubière. Ce que je puis affirmer encore, c'est que le succès fut si éclatant que je dus renouveler l'expérience une dizaine de fois à tous les amis de maman Bonfoux qui voulurent y goûter.

Mais tout cela, me direz-vous, amis lecteurs et lectrices du JOUR ne donne pas la recette. La recette? La voici:

D'abord, le lièvre: lièvre mâle, à poil roux, de fine race française, caractérisée par la légèreté et la nervosité d'égance de la tête et des membres; tué autant que possible en pays de montagne ou de bran-

des; pesant cinq à six livres, c'est-à-dire ayant passé l'âge du levraut, mais cependant encore adolescent; ce qu'on appelle en pays orléanais, un "lièvre d'avocat".

Caractère particulier: tué assez proprement pour n'avoir pas perdu une goutte de son sang. Après le lièvre, la casserole: de forme oblongue, dite daubière, en cuivre étamé. Hauteur 20 centimètres (8 pouces), longueur 35 centimètres (14 pou-

ces), largeur 20 centimètres (8 pouces). Couverture fermant hermétiquement.

Nous avons le lièvre, nous avons la daubière, commençons la cuisine. PREMIERE OPERATION: A midi: le lièvre sera dépouillé et vidé; le cœur, le foie et les poumons seront mis à part; le sang sera soigneusement conservé. Tous les ingrédients que je vais successivement indiquer, au fur et à mesure de leur emploi, seront préparés.

A midi et demi: Après avoir en-

duit de bonne graisse d'ole le fond et les parois de la daubière, vous étendez un lit de bardes de lard, sur lequel — après avoir amputé l'avant-main au ras des épaules, de telle sorte qu'il ne reste que le râble. Le râble de lièvre (ou de lapin) comprend tout le dos du lièvre (ou du lapin), depuis la naissance du cou jusqu'à la queue; les os des côtes étant coupés très

courts. Cependant, il arrive souvent que l'on ne prend comme râble que la partie qui correspond à la selle; c'est-à-dire qui va des premières côtes à la hanche très allongée et les cuisses — vous placez le lièvre dans toute sa longueur et sur le dos. Vous couvrez ensuite l'animal de nouvelles bardes de lard, étant entendu que toutes les bardes du dessous et du dessus réunies doivent atteindre le poids de 125 grammes (4 onces et demi). Vous ajoutez alors: (1) Une carotte de taille ordinaire coupée en quatre; (2) Quatre oignons de moyenne grosseur — tenant le milieu entre un oignon de paille et un oignon de pigeon — dans chacun desquels vous aurez piqué un clou de girofle; (3) Vingt gousses d'ail; (4) Quarante gousses d'échalottes; (5) Un bouquet garni composé de: une feuille de laurier, une brindille de thym, quelques feuilles de persil.

(à suivre)

Le Cadeau Idéal pour les fêtes

JOLI UTILE ORIGINAL MODERNE

La Plaque Miniature

avec nom, initiales d'un côté et au dos n'importe quel texte ne dépassant pas 45 lettres, par exemple, Compliments, (souvenir) de... etc. Avec une chaîne à clef.

ou pour placer votre photo avec une petite chaîne, etc., etc.

Exemplaire — grandeur tel qu'illustré

AU DOS
Compliments de
MARIE LAKE
etc.

PRIX PLUS TAXE 49¢

Envoyez-nous 49¢ plus taxes en timbres ou mandat de poste avec vos textes.

Miniature Plate Co.

MONTREAL

1405, rue PEEL

Chambre 203

PL. 7551

Le favori aux fêtes depuis plus de cent ans!

10 ONCES	\$1.05
26 ONCES	\$2.40
40 ONCES	\$3.45

GIN de KUYPER

CE PRODUIT SE RECOMMANDE D'UNE EXPERIENCE DE 245 ANS

Maison fondée en l'an 1695

Priesre au doux Agnel

vieux Noël verrignolais recueilli
par le professeur Duclos-Deslunes

O doux Agnel qui descendes sur terre
En cette nuit pour exaucer tous vœux.
Entendez ceux d'un pays fort austère
Qui pour estrene à ce Noël ne veut
Que desbaras des nationaleux.
En Vervignole esjout la gent immonde
A tout souiller prompte par sa faconde.
Sur tout sujet barytonnant du cul.
En ce pais, parriotard abonde...
Mais les plus cons sont ceux de l'O.D.Q.!

De l'infortune, à quoi bon le mystère?
Notre patrie est en proie aux morveux.
De toute espèce, et ce qui nous attriste.
Nous possédons même sesparatoux...
— Qui est hélas! en ces jours fait honteux...
Ces meschants fols vont par tout à la ronde.
Vont racontant, quand preste une seconde
Quelque innocent l'oreille à leurs caucis.
Grand'jaussetés. Toute l'engence gronde
Et les plus cons sont ceux de l'O.D.Q.!

Que s'il faudroit appliquer le cautère
Sur cet abès, cela rendroit nerveux.
Maint papelard, gibier de phalanstère
Habile encor à desrober son jeulx.
Qui seroit pris enfin le cul merdeulx!
Enfantelet à douce teste blonde.
Permettez-vous que braves gens vaincus
Soient à ces sots que haïne desvergonde.
Dont les plus cons sont ceux de l'O.D.Q.!

Prince, puissant sous celeste rotonde.
N'abandonnez votre peuple à la fronde...
Deslivrez-nous de ces meschants cocus
Et n'oubliez: de tout ce jolte monde,
Que les plus cons sont ceux de l'O.D.Q.!

N. de la R. — Il serait désirable, pour l'intelligibilité de ce Noël, que le lecteur eût pris connaissance d'un très hoirifiqué ESCANDALE, fidèlement relaté dans les quatre derniers numéros du JOUR d'après un vœtué document exhumé par le professeur Duclos-Deslunes. Pour la gouverne de ceux qui n'auraient point lu les travaux de cet historien distingué, en attendant qu'ils aient comblé cette lacune, apprenons-leur que l'O.D.Q. était une société secrète qui s'était formée en Vervignole, il y a fort longtemps, dans le but de se saisir du pouvoir.

"Coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France" (1)

De tous les ouvrages écrits sur l'art au Canada-français, ce livre de Gérard Morisset est certainement l'un des plus achevés au point de vue recensement.

Résumé des activités artistiques depuis nos origines, le dessin de ce livre fait songer à la première anthologie Asselin. Il est intéressant parce qu'il rappelle à l'existence les antiquités, les floritures et les oeuvres d'art qui ornent nos musées, nos églises, nos édifices publics, quand ce n'est pas pour un examen sur l'architecture présidant à leur édification.

A part l'art indien et ses motifs originaux, la double-courbe par exemple, nos pignons normands et nos toits à bâtière et l'indigénisme de quelques édifices, notre passé nous révèle un art presque essentiellement religieux.

Tableaux de sainteté, portraits d'évêques décoration de temple. Ce furent à peu près les seules sollicitations artistiques de nos peintres et de nos artistes. Nos considérations de l'auteur ne peuvent nous convaincre de l'existence d'un véritable art canadien. Même s'il comprend un coup d'oeil sur les orfèvres les organiers et autres sphères de l'artisanat. Bref ce livre est intéressant au point de vue folklorique. Ce que Marius Barbeau a fait avec son *Romanço*. Morisset le traduit en une nomenclature précise des tableaux de nos intérieurs d'église et de quelques corridors de couvent.

Excellent catalogue de peintres et d'artistes honnêtes sans doute, mais dont le mérite artistique est limité. Quelques-uns font figure de précurseurs et leur nom doit être un exemple de constance.

Ferveur inhérente au labeur de nos aïeux qui d'instinct se créent un style d'habitation et dont la dextérité ne peut être mise en doute. Fils de paysans aux mains rudes, nos artisans auraient pu créer un art robuste n'eût été les exigences de leurs maîtres.

(1) — Coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France par Gérard Morisset. — Charrier & Dugal, imprimeurs. — Québec.

DEUXIEME SEMAINE
CINEMA DE PARIS
LA MORT DU CYGNE
MIA SLAVENKA
ST-DENIS
SAMEDI
Constant Remy
Roger la Honte
GEMALNE ROUER
SAMSON FAINSLIBER
le classique du mélodrame!
Duvalles
ALICE FIELD & CHARPIN
LA DAME DE VITTEL

Quand le maître, le commanditaire, l'entrepreneur est un rustaud, mal dégrossi au séminaire et parvenu à un poste de commande, grâce à l'ambition, que peut-on attendre de tels bâtisseurs. Ils réduisent l'artiste à une certitude renfrognée et à une servitude avilissante. Ces gens sont responsables de notre lente évolution. Est-ce qu'une éducation mesquine ne fut pas la cause prédominante de la pauvreté des moyens de nos artistes?

C'est pourquoi nous nous félicitons aujourd'hui de voir le gouvernement provincial verser des bourses et des gratifications à nos auteurs, à nos peintres et à nos musiciens, pour les récompenser de leur audace ou leur permettre de parfaire au contact des maîtres de l'étranger, leur maigre bagage de connaissances.

Nous admirons l'oeuvre d'art, et la patine de temps nous la rend plus précieuse encore! A part l'éclatante splendeur de ces toutes dernières années, nous chercherons en vain des créations chez les auteurs étudiés ici.

Cependant Morisset poursuit avec quelques collaborateurs un travail d'érudition de longue haleine. Mais le folkloriste pas plus que l'archéologue devient rarement un partisan des formules neuves en art; c'est pourquoi lorsqu'il restait à Gérard Morisset de donner plus d'espace et de considération sur nos peintres véritables qui sont ceux d'aujourd'hui, il se défile. Evidemment il y a la mention, Morrice, Fortin, Pellan.

Quand on a fait des choses du passé sa pitance habituelle pendant des années; il doit être difficile de se débarrasser d'inutiles friperies et d'opérer un ajustement soudain à son appareil critique. L'auteur y a manqué.

Toutefois pour des raisons historiques ce rappel au souvenir d'oeuvres anciennes, devait se faire. De ce fait nous encourageons l'auteur à la poursuite de son dictionnaire des artistes et des artisans du Canada-français. Cette tâche ingrate sera utile à nos fabricants d'histoire.

Charles DOYON

Palace
"All That Money Can Buy"

Le film "All That Money Can Buy", qui prendra l'affiche vendredi au cinéma Palace, est basé sur le roman de Stephen Vincent Benet, "The Devil and Daniel Webster". La distribution est particulièrement brillante puisqu'on y trouve les noms d'Edward Arnold, Walter Houston, Ann Shirley, James Craig, Jane Darwell, Simone Simon, Gene Lockhart et John Qualen.

L'action se passe en 1840, dans une petite ville du New-Hampshire. Les critiques ont été unanimes à déclarer que "l'interprétation d'Edward Arnold, dans "All That Money Can Buy" demeurera mémorable dans les annales de l'art cinématographique.

MONTREAL

CAPITOL: "Rise and Shine" — "Moon Over Her Shoulder."
IMPERIAL: "Dr. Jekyll and Mr. Hyde" — "Law of the Tropics."
LOEWS: "Dumbo."
PALACE: "All That Money Can Buy."
PRINCESS: "Hunchback of Notre Dame" — "King Kong."
CINEMA DE PARIS: "La Mort du Cygne," 2e semaine.
SAINT-DENIS: "Roger-la-Honte" — "La Dame de Vittel."
ELECTRA: sam. à mar.: "Robin Hood" — "A Night at Earl Carroll's" — mer. à ven.: "Circonstances Atténuantes" — "J'Alme toutes les Femmes."

QUEBEC

CANADIEN: "JOSEPH" — "L'Empreinte du Dieu" — "Naples au Balser de Feu."
CINEMA DE PARIS: "Tol que J'Adore" — "La Marche Nuptiale."

A l'Arcade

"Les Ailes brisées" de Wolff

Pour terminer l'année 1941, les Comédiens de l'Arcade ont présenté, cette semaine, "Les Ailes brisées" de Pierre Wolff. On avait présenté du même auteur "L'Amour défendu", il y a quelques semaines. C'est une oeuvre légère, aisément attendrissante, qui met en conflit un père et son fils tous deux amoureux de la même femme.

Dans cette pièce, l'auteur a développé au plus haut point sa facilité d'interposer des scènes accessoires qui paraissent tout à fait étrangères à la trame. Il enlance des aventures diverses et leur donne juste assez de lien pour constituer l'unité de l'oeuvre qu'il écrit.

L'intrigue des "Ailes brisées" est faite d'une série de petites intrigues et l'on peut dire qu'il y a autant d'intrigues que de personnages. D'abord, il y a Fabreges, dans le principal rôle, interprété par Marcel Journet. M. Fabreges est une espèce d'aigle de l'amour qui, ayant plané avec des élans féériques sur le royaume des coeurs, se sent un jour les ailes brisées... Dans une dernière envolée, il tente de conquérir l'amour d'une petite madame, mais juste au moment où il croyait avoir repris de l'altitude, il s'écrase soudain sur le sol pour s'apercevoir que sa conquête l'a laissé tomber.

Elle est en réalité amoureuse de son fils et le jeune Georges, de son côté, en est follement épris. Contre la force (de l'âge) point de résistance! Après de vaines tentatives le père comprendra qu'il a fini de mener le bal et il se voit contraint de laisser la place à son fils. Et le majestueux oiseau ne planera plus jamais sur les sommets de Cythère. En comédien racé et consciencieux M. Journet a tenu ce rôle de façon fort brillante. Il a su donner à son personnage l'allure fantaisiste et légendaire et jamais il n'a déçu l'auditoire.

De son côté, son fils Georges, avec des ailes jeunes et légères s'élèvera bientôt dans l'azur de l'amour avec la femme qui a dédaigné son père. Mais comme il manque d'envergure, Georges donne un mauvais coup d'ailes et abandonne une photo dans un volume

"La Mort du Cygne" hommage à la danse

Le film "La mort du Cygne" a suscité les plus élogieux commentaires dans toute la presse et les cinéphiles se sont rendus en foule au Cinéma de Paris pour voir cette oeuvre unique dans l'histoire de la cinématographie moderne. En effet voici un film qui rend hommage à la danse sans pourtant être un sèche documentaire. Un scénario de Paul Morand contribue à l'affabulation dramatique cependant que des milliers d'images nous exposent lumineusement la vie, le travail d'une danseuse qui désire posséder son métier, le perfectionner et atteindre à la gloire la plus haute.

Ceux qui chaque année fréquentent les Ballets Russes doivent aller voir ce film qui leur servira beaucoup dans leur appréciation de l'art du ballet. Ils verront de belles oeuvres, entendront de la belle musique et assisteront à un spectacle poignant qui leur laissera un très profond et très vif souvenir.

Saint-Denis "Roger-la-Honte"

Le film "Roger-la-Honte" qui prendra l'affiche samedi au Saint-Denis va sûrement plaire aux amateurs de mélodrame. En effet l'on peut dire que l'oeuvre de Jules Mary est un modèle du genre et sa réputation n'a fait que grandir avec le temps. Le cinéma n'a pas eu trop de s'en inspirer pour réaliser un film bourré de péripéties sans oublier un dénouement à l'avenant.

"Roger-la-Honte" est l'histoire d'un crime et d'une arrestation qui provoque une erreur judiciaire. Un enfant peut-il accuser son père et l'épouse d'un homme peut-elle rendre témoignage contre lui? Certes la loi est claire là-dessus mais il est quand même des circonstances affreuses où l'on se demande comment faire pour sauver un innocent. Le film "Roger-la-Honte" pose tour à tour ces divers problèmes et les développe avec une sûreté extraordinaire et une gradation passionnante dans la tension dramatique.

Ce mélodrame a pour interprètes Constant Remy, Germaine Rouer, la petite Olympe Bradna, Henri Bosc et le fameux artiste Samson Fainsliber qui se taille un succès exceptionnel dans la scène du procès. L'on peut faire absolue confiance à ces artistes. Ils ne poussent pas les scènes mélodramatiques trop loin. Ils conservent la mesure qu'il faut tout en exploitant à fond la tension dramatique que comporte et développe chaque scène de l'action de "Roger-la-Honte".

Le second film à l'affiche est une comédie car une détente s'imposait. On verra donc "La Dame de Vittel", avec Duvalles, Alice Field et Charpin. Ce trio nous fera passer deux heures bien amusantes car la dame de Vittel a plus d'un tour pour dépister les mauvais plaisants et Duvalles est bien tenace dans sa poursuite de la dame qui a bouleversé son coeur. On tira de plus belle.

Loew's "Dumbo"

Voici le plus amusant film de long métrage que Disney ait réussi avec ses dessins animés. Sous plusieurs aspects, "Dumbo" diffère radicalement des créations de même genre qui l'ont précédé. Il n'a rien de la violence qui marque certains passages de "Snow White", "Pinocchio" et "Fantasia". On n'y trouve pas ombre de tragédie, bien qu'il possède une intrigue bien agréable, avec une touche de pathos.

"Dumbo" est strictement une comédie, qui vise uniquement le rire, et y atteint sans peine. Quatre passages sont d'une telle drôlerie que tous ceux qui ont assisté au film s'accrochent à reconnaître qu'ils ont rarement ri d'aussi bon coeur. Le rêve du champagne est le plus amusant de ces quatre passages. C'est Disney comique à son meilleur, et cela dépasse tout.

Walt Disney est aussi dans son élément, ne nous présentant pratiquement que des animaux. Il en a créé pour la circonstance deux nouveaux: Dumbo lui-même, le petit éléphant aux grandes oreilles, et son mentor, une souris à l'esprit vif, à l'écorce rude, mais au coeur tendre. Notons bien que cette souris nouvelle venue n'a rien de commun avec notre vieil ami Mickey.

Avec comme décor un cirque qui devra plaire à tous les spectateurs, le film nous raconte les aventures de Dumbo, depuis le jour où il est né avec des oreilles si grandes, même pour un pachyderme, qu'elles en ont fait un paria, jusqu'à ce que, devenu le premier éléphant volant au monde, il parte pour Hollywood. Une musique fort agréable accompagne toutes ces aventures.

Capitol "Rise and Shine"

Le film "Rise and Shine", qui prendra l'affiche vendredi au cinéma Capitol, a comme vedettes Jack Oakie et George Murphy. La distribution compte aussi Linda Darnell, Walter Brennan et Milton Berle.

"Rise and Shine" se passe dans une université. Le scénario est de Mark Hellinger. C'est une comédie qui commente finement la condescendance de toute une université envers un joueur de rugby qui l'on veut absolument maintenir en excellente humeur.

Le second film à l'affiche sera "Moon Over Her Shoulder", avec Lynn Bari et John Sutton. Lynn Bari joue le rôle d'une jeune fille qui en a assez de ses amis qui veulent croire à tout prix qu'elle a décidé de se suicider, ce qui est à cent lieues de son esprit. Elle rencontre un jeune homme qui l'amène sur un yacht et lui enseigne une vie nouvelle.

Princess

"The Hunchback of Notre-Dame"

La direction du cinéma Princess a décidé d'offrir à ses habitués pendant la semaine qui précède Noël, une reprise d'un des plus

VICTORIA: "Les Mystères de Paris" — "J'Arrose mes Galons."

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: "Les Deux Gaminés" — "Monsieur Bégonia."

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "Angèle" — "Jacques et Jacotte."

ST-HYACINTHE

CORONA: "L'Embascade" — "Parlez-Moi d'Amour."

THEATRES et CONCERTS

ARCADE: Les Comédiens de l'Arcade présentent: "LE CARNAVAL DE L'AMOUR", semaine du 3 janvier. Première fois au Canada.

PRIERE À SAINT-NICOLAS

Bon saint Nicolas, toi le patron des enfants sages, tu veux que je t'adresse une prière?

Je ne suis plus un enfant, mais je crois être sage. Du moins, j'ai le croit et d'autres font comme elle. Toi, tu ne le sais pas: tu n'es pas le bon Dieu. C'est pourquoi je te le dis d'avance, afin que, en passant chez nous, tu ne laisses pas mes mains vides. Car je les tiendrais grandes ouvertes. Mais, surtout, n'aies pas peur: elles sont plutôt petites. Il en prendra bien peu pour les remplir...

A mon âge, tu sais, c'est difficile à dire, ce que je voudrais pour la Noël.

Pas que je n'aie aucun autre désir, non. Mais je me demande si, d'où tu viens, on t'a cette chose que je voudrais... Je paierai, tu sais, ce qu'il faut, si tu ne m'en fais pas cadeau. C'est d'ailleurs la coutume et je suis de mon temps.

Voici, saint Nicolas:

C'est un coeur neuf que je voudrais. Oui, un coeur neuf. Cela t'étonne? Tu le mettras dans mes mains et j'en prendrai bien soin. Mais comme il ne sera qu'accessoire, je pourrai, quand il fera des bêtises ou qu'il battra trop fort, ou même quand il me fera mal, le mettre en pénitence et le reprendre ensuite. C'est en somme un coeur de rechange que je voudrais. Mais il faut s'entendre. C'est un coeur tout neuf que je te demande. Je n'insiste cependant que par habitude de femme, et ce n'est pas que je craigne que tu ne passes celui d'un autre. Gù le prendrais-tu je te le demande? Puisque c'est toujours toi qui donnes...

Si tu n'en as pas, que veux-tu? on s'arrangera...

A bien y penser, il vaut peut-être mieux n'en avoir qu'un seul, quel qu'il soit? S'il arrivait que tu m'en donnes un autre et que je ne puisse le dresser comme il faudrait, tu vois d'ici ce qui arriverait? J'aurais alors deux fois plus de tracas!

Alors... Eh bien! alors, si tu crois que c'est mieux, ne t'en fais pas. Et, si tu es pressé, arrête pas chez moi à la Noël... Qui sait? Je n'y serai peut-être pas...

CLAUDETTE

La Louisiane Française

par Mme Régine Hubert-Robert

Nul pays au monde n'a présenté un spectacle aussi passionnant que cette Louisiane des XVIIe et XVIIIe siècles. Ce livre, qui représente dix ans de recherches, dépeint, d'après les témoins du temps, le paradoxe le plus extravagant dans les annales de l'histoire: dans la végétation primitive, parmi une faune en partie disparue et de turbulents sauvages quasi nus, des Seigneurs en brocard d'or, fiers d'amour et de jeu, versant leur sang, jouant du Bach et des pièces de Cléon, lisant Homère et ayant faim. Là, sont les étapes d'une civilisation, depuis les explorations, la première plantation et la cession à l'Espagne, jusqu'à la grande politique de Bonaparte; depuis la prise de possession, les missions à Paris de Monroe et Livingston, et les débats du Congrès, jusqu'au Traité de Paris et la cession des Etats-Unis.

Héroïsme, frivolités, jalousies, dénuements jetés pêle-mêle dans l'immense Louisiane s'étendant du Canada au Golfe du Mexique, et s'appellant maintenant Minnesota, Wisconsin, Michigan, Ohio, Indiana, Illinois, Iowa, South Dakota, Nebraska, Kansas, Missouri, Kentucky, Tennessee, Arkansas, Oklahoma, Mississippi, Louisiana, Alabama. On revit, avec les expressions de l'époque, la marche de Marquette, de La Salle — sur le Mississippi et au Texas — d'Iberville et de Bienville, des établissements français: Biloxi, Mobile, Nîe-Orléans, Natchez, St. Louis, Détroit, Crèvecoeur, Vincennes, et tant d'autres.

Le livre de Mme Régine Hubert-Robert, *La Louisiane Française*, est dédié à la mémoire de MM. d'Iberville et de Bienville, et malgré son nom, est en grande partie l'histoire de magnifiques Canadiens, dont on

Le Vrai Chez-Soi

HÔTEL ST. RÉGIS
392, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Coeur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

devrait connaître davantage l'héroïsme. En ce qui concerne les faits, les vieilles coutumes, etc., le livre est écrit d'après les témoins du temps.

La Louisiane Française, par Mme Régine Hubert-Robert, aux Editions de la Maison Française, Inc., N.Y., \$2.00.

WALT DISNEY'S
DUMBO
"The Gay Parisian"
Ballet Russe de Monte Carlo
1931
All That Money Can Buy
EDWARD ARNOLD - WALTER HUSTON
SHIMONE SIMON ANNE SHIRLEY
RISE and SHINE
JACK OAKIE - GEORGE MURPHY
LINDA DARNELL - MILTON BERLE
MOON OVER HER SHOULDER
Capitol
REVIVAL OF THE SCREEN'S TWO GREATEST THRILLERS!
CHARLES LAUGHTON
"HUNCHBACK OF NOTRE DAME"
KING KONG
Princess

Supposez que cette
SONNERIE
signifierait l'arrivée d'hôtes inattendus! Ne vous inquiétez pas, vous serez toujours prêt si vous avez une bonne provision de
MOLSON
Préparez-vous des maintenant pour la saison des Fêtes. Appelez votre épicerie aujourd'hui.
Les hommes qui désirent ce qu'il y a de mieux en fait de bière disent invariablement:
"POUR MOI TOUJOURS MOLSON"

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

Si près du but...



...et repartir bredouille!

Les Etats-Unis et la guerre

Pour les Américains, la semaine dernière, la guerre est devenue leur guerre.

A la suite du Japon, elle leur a été déclarée par les autres puissances de l'Axe, Allemagne, Italie et leurs satellites.

Premier résultat: l'union sacrée. Le comité "America First" est dissous. M. Wheeler tend la main à M. Hull et Ch. A. Lindbergh embrasse sa belle-mère. Comme l'écrivait Mme Kirchwey dans "The Nation", les fruits de l'apaisement sont récoltés; mûris à point, ils sont tombés sous forme de bombes sur la flotte américaine et dans les rues ensablées d'Honolulu et de Manille. L'horreur a saisi l'Amérique et fait l'unanimité dans les esprits.

Le cours normal des événements a prouvé ce qu'on pressentait, que les agresseurs totalitaires considéraient les Etats-Unis comme l'ennemi majeur, et n'hésiteraient pas le moment venu à les attaquer, sans préavis naturellement, quand ce ne serait d'abord que pour réduire une puissance dont ils sentaient le poids et la menace.

On entendait dire aux ex-isolationnistes de l'autre côté de la frontière: ce serait folie de la part du Japon que d'affronter dans le Pacifique une coalition Etats-Unis, Empire britannique, Chine et Indes Néerlandaises, à laquelle pourrait se joindre éventuellement la Russie soviétique! A considérer le Japon isolément, ce point de vue était encore discutable. Mais c'était ne pas tenir compte du pacte tripartite. Que le groupe entier des totalitaires, Japon inclus, dût nécessairement essayer d'éliminer la puissance navale et aérienne américaine, c'était fatal: c'est ce qui arrive maintenant. C'est une action concertée, un plan mûri; le Japon a commencé à traquer sur un coup bas, qui sera suivi par une série d'attaques destinées à harasser, diminuer, disperser et détruire ainsi en détail les forces alliées. Si les conjurés axistes pouvaient atteindre ce résultat avant que les Etats-Unis aient eu le temps de développer leurs forces ou même remplacer leurs pertes, leur aide matérielle aux alliés se trouverait interrompue et les agresseurs pourraient continuer à leur

aise leur conquête du monde, sans plus s'inquiéter provisoirement de l'Amérique jusqu'à ce qu'ils soient à même de la dominer à son tour.

Après moins de deux semaines d'opérations, on peut déjà douter de la supériorité actuelle des forces opposées au Japon dans le Pacifique, et se demander si l'Amérique pourra continuer à ravitailler efficacement la Chine, les îles hollandaises ou les Philippines, sans parler de la Grande-Bretagne ou de la Russie. Si pour y arriver, il fallait retirer d'importantes forces de la bataille de l'Atlantique, ne serait-ce pas là donner aux sous-marins et aux hydravions d'Hitler une dernière chance d'isoler et de conquérir les îles britanniques, sans mentionner le risque de raids allemands jusqu'aux côtes orientales d'Amérique? Il faut enfin compter avec le prochain et total contrôle par les Allemands de l'Afrique française du Nord et de Dakar, et même la possibilité à brève échéance de l'usage par l'Axe de la flotte iranienne.

On peut être absolument sûr que l'agression japonaise fait partie d'un plan stratégique d'ensemble, dans lequel la guerre en Europe joue un rôle important sinon essentiel; et l'on peut logiquement s'attendre à de nouveaux et rapides développements calculés pour jeter la confusion et éloigner provisoirement les Etats-Unis d'autres champs de bataille. Pourvu que le blocus soit maintenu contre le Japon, les Nippons ne pourront échapper à une défaite inévitable après une guerre prolongée. Leur audacieuse agression indique donc clairement qu'ils comptent sur une lutte brève, ou tout au moins sur une victorieuse campagne assez courte pour immobiliser l'Amérique jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour qu'elle intervienne ailleurs. S'il en est ainsi, c'est qu'ils s'attendent à une action conjointe des partenaires de l'Axe sur d'autres théâtres d'opérations.

Il y a deux leçons à tirer des derniers événements, et si l'on en profite assez vite on peut encore déjouer les plans de l'Axe. C'est d'abord qu'il est fort important de saisir et de garder l'initiative. Il ne s'agit plus à rien de s'indigner des procédés féroces d'un Japon qui monte une attaque-éclair pendant qu'il implore la paix; on aurait dû s'y attendre; jugeant d'après les précédents, un enfant de dix ans pouvait la prévoir, un enfant de

quinze ans la devancer. Il faudrait maintenant remettre à l'assile les "apaisements" bourrés de traditions et des solennelles têtes vides coiffées de chapeaux de soie, et se décider à confier la direction des affaires à des réalistes capables d'avoir plus d'une idée à la fois. Fort heureusement, les diplomates deviennent de plus en plus, et par la force des circonstances, réduits à l'impossibilité de nuire; quand Pétain aura ouvertement et définitivement adhéré à l'Axe, il n'y aura plus personne à "apaiser", et la situation sera enfin complètement nette, débarrassée de tout équivoque. Il suffira alors aux démocrates de confier leur stratégie militaire et économique à des hommes qui comprendront l'importance de frapper dur et de frapper le premier, ou et quand l'ennemi s'y attendra le moins.

La seconde leçon à retenir, c'est qu'il est essentiel d'assurer l'unité dans la conduite de la guerre. L'ennemi réel ce n'est pas seulement le Japon ou Hitler, c'est la coalition totalitaire dressée contre les démocrates. Il nous faut maintenant penser et agir en fonction d'une guerre totale et d'une guerre mondiale. Quelles que soient les mesures qu'adoptent nos états-majors, il importe qu'elles relèvent d'une stratégie commune, unique, d'un plan général conçu en vue de la victoire finale, la seule qui compte; et non pas qu'elles procèdent d'une série de guerres défensives locales et séparées.

Revue de la guerre

Russie

Au G.Q.G. allemand parvint du front Est la dépêche suivante: "Avons reçu pile épouvantable — Stop — Foutons le camp... Non stop — Signé: von Bock".

Immédiatement, avec un esprit d'à propos dont on appréciera la saveur, le maréchal von Bock fut limogé, et remplacé séance tenante par le maréchal List, célèbre expert de la guerre en montagnes, histoire de voir si ses méthodes donneront quelque chose dans les plaines russes aussi plates que le dos de la main.

En même temps, Hitler le Maganyme faisait opportunément pro-

poser la paix à Staline, qui lui répondit à la façon de Cambroune. Sur quoi le fuchrer piqua une crise d'hystérie si aiguë que ses médecins l'envoyèrent se calmer à Berchtesgaden. Napoléon, lui, avait au moins pu coucher au Kremlin!

Pendant qu'Adolf repose, les Russes disposent de la situation. Après la victoire de Rostov, celle de Moscou. La capitale soviétique est dégagée; les ambassades et les ministères y rentrent. D'un bout à l'autre du front l'envahisseur est en retraite; à certains points c'est déjà la déroute. Aux horreurs de l'hiver s'ajoutent celles du typhus. L'ennemi est taillé en pièces; le butin s'amoncele.

Staline a convoqué son état-major pour discuter de l'invasion de l'Allemagne.

Et notre Souverain, le Roi George VI, envoie au président des Soviets ses chaleureuses félicitations avec le témoignage de son admiration pour les exploits des Russes et de son estime pour leur valeur.

Le monde entier salue la première grande victoire sur l'hydre nazie et suit passionnément les péripéties de la bataille qui nous délivre de la terreur.

Libye

Au désert aussi, la victoire se dessine pour la 8ème armée impériale, commandée maintenant par le général Ritchie.

Les troupes axistes avec les dernières divisions blindées du général Rommel sont en retraite vers l'Ouest. Sur un front de 15 à 20 milles au Sud-Ouest de Gazala, les arrière-gardes se battent pour éviter l'encerclement. Sur le flanc gauche de l'ennemi, les Britanniques ont lancé des colonnes motorisées pour lui couper la route de Derna et le forcer à un combat décisif.

Au Sud, les Impériaux du désert auraient atteint Sirte et ne seraient plus qu'à 277 milles de Tripoli.

Au Pacifique

Londres concède que SINGAPORE est menacé.

Les troupes de débarquement japonaises avancent en MALAISIE, malgré la résistance acharnée des Britanniques. L'ennemi lance à l'attaque dans la jungle des bataillons de fanatiques à l'assaut de nos positions. La défense se hâte de réajuster ses plans, sérieusement affectés par la défection du Siam et la perte du "Prince of Wales" et du "Repulse" dans une malheureuse catastrophe maritime qui désorganise la protection des côtes d'invasion.

HONG KONG résiste toujours. De Kowloon sur la terre ferme qu'il a fallu évacuer, la garnison s'est repliée toute entière dans l'île, où se livrent de furieux duels d'artillerie. Londres doute que la place puisse tenir longtemps; ce n'était d'ailleurs plus une base navale, mais plutôt un grand comptoir commercial.

Aux PHILIPPINES, l'envahisseur nippon est contenu.

A BORNEO, il a pris pied au Nord, près de Sarawak. Les Britanniques ont déjà détruit les puits d'huile de la région.

Les postes avancés américains de WAKE et de MIDWAY tenaient encore aux dernières nouvelles.

Après le coup de tonnerre de l'agression soudaine, et le handicap du retard initial, les alliés partout réorganisent leur défense et préparent la riposte. Il faut attendre les prochains développements pour juger de la situation dans son ensemble.

La Bataille de l'Atlantique

Entre le Cap Race, à la pointe de Terre-Neuve, et la côte farouche d'Ecosse, un virtuel état de guerre existait déjà entre les Etats-Unis et l'Axe avant l'attaque perdue du Pacifique. M. Roosevelt y avait d'ailleurs donné officiellement l'ordre de tirer.

Dans cette région de l'Atlantique, parmi brouillards et tempêtes, la Marine américaine coopérait avec la flotte britannique pour garder ouverte, en dépit de la menace des sous-marins d'Hitler, la route vitale des communications anglaises.

De cette bataille navale qui dure depuis des mois, sont parvenues de bonnes nouvelles, publiées à la fois à Londres et à Washington.

En novembre, moins de cent mille tonnes de navires alliés ont été perdues, selon les estimés officiels de l'Amirauté. C'est le chiffre le plus bas depuis la capitulation française, et qui fait contraste avec les bilans désastreux de juin 1940 ou de mai 1941 qui dépassaient un demi-million de tonnes.

La moyenne mensuelle des pertes est maintenant tombée à environ 186.000 tonnes.

Faisant exception à sa politique du secret, le Département de la Marine américaine a en même temps annoncé qu'elle avait marqué le premier coup sûr dans la chasse

aux sous-marins. Le pétrolier "Salinas", torpillé à sept cent milles de Terre-Neuve, riposta et atint le submersible ennemi; le "Salinas" fut ensuite capable de gagner le port le plus proche par ses propres moyens.

Etats-Unis

L'affaire de Pearl Harbour

Le colonel Frank Knox, ministre de la Marine américaine, est revenu par air d'un rapide voyage d'inspection à Pearl Harbour pour fournir au président Roosevelt et à la nation un rapport exact des dommages causés par la perfide attaque japonaise sur la grande base des îles Hawaï.

Les pertes sont plus considérables qu'on ne l'avait cru au premier abord, mais beaucoup moindres que le prétendaient toutes sortes de rumeurs alarmistes; M. Roosevelt avait d'ailleurs, sévèrement, coupé déjà les ailes à tous ces canards.

Un cuirassé a été coulé, l'"Arizona", ainsi que trois destroyers, un mouilleur de mines (cargo converti) et le vieux navire "Utah", depuis longtemps réduit au rôle de bâtiment d'entraînement, puis de cible. Un ancien cuirassé, l'"Oklahoma", a chaviré, mais peut être renfloué.

Plusieurs navires atteints par des bombes ont déjà été réparés; quelques autres pourront être remis en

service dans un délai variant de une semaine à deux ou trois mois.

Le colonel Knox ajoute: "Tout le reste de la flotte du Pacifique, avec ses cuirassés de bataille, ses porte-avions, ses croiseurs lourds et légers, ses destroyers et ses sous-marins, est intact et déjà en haute mer, cherchant le contact avec l'ennemi".

Les pertes de l'armée ont été lourdes en avions et hangars. Les remplacements sont arrivés et la réparation des aéroports sera promptement achevée.

L'ennemi a perdu 41 avions et trois sous-marins, dont un fut capturé.

La Marine américaine a perdu 111 officiers et 3.274 matelots, tués ou blessés.

Enfin, M. Knox déclare qu'après l'attaque soudaine tous les éléments de la défense ont réagi avec bravoure et adresse, mais que plusieurs services des Etats-Unis n'étaient pas sur le qui-vive au moment de l'assaut imprévu des Japonais. Ces faits feront l'objet d'une enquête formelle qui sera immédiatement instituée par le Président; les investigations s'étendront aux activités de la 5ème colonne; tous les responsables en faute seront punis.

En somme, les Nippons ont nettement essayé de mettre hors de combat la puissance navale américaine avant que la guerre ne commence. Ils ont échoué. Mais la flotte a frisé le désastre et Pearl Harbour l'a échappé belle.

A signaler enfin, dès le sensa-

tionnel début de la guerre du Pacifique, l'apparition d'une nouvelle arme secrète des Japonais: les sous-marins de poche, à court rayon d'action et opérant d'un vaisseau de base qui l'amène et le ravitaille dans la zone d'attaque. Ces petits sous-marins de 50 tonnes ne sont guère plus gros qu'une baleine et s'infiltrant aisément dans les défenses. Ils sont montés par deux hommes seulement.

Vers la fédération

L'entrée en guerre de nos voisins américains marque un développement extraordinaire dans la faveur du public des idées émises par Clarence Streit dans ses livres "Union now" et "Union now with Britain". Nous avons déjà à plusieurs reprises entretenu nos lecteurs du très intéressant projet de fédération mondiale des démocrates proposé par M. Streit.

M. Harold Ickes, ministre de l'Intérieur des Etats-Unis, vient d'ajouter sa voix autorisée aux approbations qui encouragent le mouvement Streit pour une union immédiate avec l'Empire britannique, comme premier pas dans la voie d'une fédération de toutes les démocraties présentes et futures du globe.

Et une enquête sérieuse tout récemment achevée par le magazine "Fortune" démontre que le sentiment populaire pour une fédération mondiale selon le plan Streit a passé de 7 à 35 pour cent depuis le mois d'août dernier.

La GAIÉTÉ des FÊTES est complète avec les VINS BRIGHT

VIN ST. GEORGES
160 oz
\$2.05
40oz 70¢ 26oz 45¢

Faites ample provision du populaire Vin St. Georges, types PORTO et SHERRY.

BRIGHT'S HERMIT
Types PORTO et SHERRY, bien vieillis et fortifiés au brandy.
40oz 90¢
26oz 55¢

Du BARRY
TYPE CHAMPAGNE
26 oz **\$2.00**
13 oz 1.15

Si vous aimez le champagne, essayez Du Barry, exquis, pétillant, chef-d'oeuvre d'experts.

ST. GEORGES VERMOUTH
31 oz
\$1.30

Pour vos cocktails des fêtes vous avez besoin de vermouth. Essayez le Vermouth St. Georges — types FRANÇAIS et ITALIEN.

Un Bon Whisky—
JOHNNIE WALKER
BORN 1820—STILL GOING STRONG
Distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec Jean Le BRET

Grande-Bretagne

M. Churchill a soumis à la Chambre des Communes son dernier projet étendant la conscription aux hommes de 18 à 21 ans, au lieu de 19 à 44 comme précédemment, et y ajoutant les femmes célibataires de 20 à 30 ans pour service obligatoire dans les départements auxiliaires de l'armée et de la production de guerre.

Quelque trente membres du parti travailliste virent dans cette occasion une opportunité de pousser un peu de socialisme dans les institutions anglaises. Ils profitèrent de la discussion du nouveau "bill" pour réclamer la conscription des riches aussi bien que celle des citoyens. Ils demandèrent aussi la nationalisation immédiate des mines, des transports et de l'industrie de guerre.

C'est au ministre du Travail, Ernest Bevin, qu'il incomba de défendre un gouvernement en majorité conservateur contre les attaques des membres de son propre parti. Il plaida que le Cabinet avait déjà saisi le contrôle de la propriété et était muni des pouvoirs nécessaires pour soutenir la lutte jusqu'à la victoire finale.

Le "bill" fut adopté par 326 voix contre dix. Mais un amendement pour la conscription des biens avait été auparavant rejeté par 356 voix contre quarante. La minorité de l'opposition était encore mince; c'était néanmoins la plus forte qui se soit jusqu'ici prononcée contre le Premier Ministre Churchill depuis qu'il a pris le pouvoir.

Les neutres

Turquie

Quand le gouvernement de Washington révéla que depuis six mois il armait et équipait la Turquie par le système du prêt-bail, la pression nazie monta à Ankara.

Bien que les Allemands doivent d'abord stabiliser leurs positions en Russie et en Libye avant de considérer un mouvement contre la Turquie, il est indéniable qu'Hitler y trouverait de grands avantages. Elle est sur son chemin vers deux objectifs primordiaux, le pétrole et le canal de Suez.

La défaite de Rostov met hors de question la conquête du Caucase cet hiver, et les nappes d'huile de Bakou, comme celles d'Irak et d'Iran, seraient plus facilement accessibles par voie de la Turquie. Sans doute Hitler préférerait-il arriver à ses fins avec Ankara par

la diplomatie plutôt que par la force; il n'y a pourtant pas réussi jusqu'ici, en dépit du zèle de von Papen, et avec la perspective de l'aide américaine et britannique la Turquie vraisemblablement choisira de résister plutôt que de suivre l'exemple de la Roumanie et de la Bulgarie.

D'autre part, les Etats-Unis tentent d'obtenir du gouvernement d'Ankara le droit de transit à travers son territoire pour le matériel de guerre destiné aux Soviets. Les besoins de la Russie sont si vastes qu'il serait difficile, sinon impossible, de livrer tout l'équipement nécessaire par les voies actuelles de Mourmansk-Arkhangel ou d'Iran. Celle de Vladivostok est fermée par l'agression japonaise. Avec l'agression d'Ankara il deviendrait possible d'expédier des fournitures militaires par le chemin de fer de Port-Saïd à travers la Palestine et la Syrie jusqu'à la frontière turque, puis par les chemins de fer ottomans jusqu'à Léninakan en Russie.

Quant à présent, la Turquie est toujours neutre. Et c'est cette attitude qu'elle a encore adoptée à Washington en face de la guerre du Pacifique.

Eire

L'Irlande semble irrémédiablement atteinte de neutralité chronique; c'est un cas désespéré. Avec autant d'obstination que d'aveuglement, elle se cramponne à ce mirage qui a déjà tant de malheureuses nations.

Autour d'elle les neutres se raréfient, n'importe! Ne dut-il en rester qu'un, elle sera celui-là! Et Dublin sera le dernier rempart des diplomates-espions d'Allemagne.

L'Irlande a informé Washington qu'elle resterait aussi neutre dans la bataille du Pacifique que dans celle de l'Atlantique. Le bruit court cependant que le Département d'Etat songerait tout de même à demander à M. de Valera l'octroi de bases navales et aériennes en Eire. Puisse-t-il obtenir meilleur accueil que le gouvernement de Londres!

On disait les Irlandais batailleurs; il faut distinguer. Beaucoup d'entre eux certes combattent vaillamment avec l'Empire pour la démocratie; mais beaucoup aussi semblent avoir adopté la formule du patient de l'écriture: quand on leur donne une gifle ils tendent l'autre joue.

Vichy

Encore une organisation de pacifistes à tout prix que la guerre du Pacifique laisse neutre!

Autre bizarre anomalie de ces temps troublés qu'une neutralité "collaboratrice"! Je serai curieux de voir comment les fascistes français vont se tirer de cet étrange dilemme: collaborer avec l'Allemagne sans nuire à l'Amérique! C'est une entreprise dans le genre de la quadrature du cercle.

Mais puisqu'ils ne sont pas lièvres, l'issue ne fait pas de doute. L'Allemagne obtiendra de gré ou de force et les bases et la flotte; c'est l'aboutissement fatal de la politique de capitulation.

En attendant, on a remarqué que M. Pétain avait enfin protesté contre l'exécution en masses de citoyens français. Mais sa protestation, d'ailleurs molle, n'invoque pas la morale, seulement un certain "malaise". A noter que les victimes ne sont plus des otages; pour Vichy ce sont des "délinquants", c'est-à-dire des non-fascistes.

Italie

La police secrète italienne a découvert un complot pour assassiner Mussolini en 1938 et renverser le gouvernement fasciste en 1929. Si les temps sont confus, les charges ne le sont pas moins. Parmi les conjurés on signale des irrédentistes yougoslaves, des fonctionnaires libéraux, des communistes et un jeune homme dont la maîtresse est tuberculeuse. Ce groupe hétérogène, disposait, dit-on, d'un arsenal considérable, de plusieurs journaux et de tout un appareil d'espionnage et de sabotage.

Personne naturellement n'ajoute foi à la version officielle de l'affaire; elle ressemble trop aux anciens procès de Moscou; et comment admettre que la police, à moins d'être stupide, l'ait ignorée si longtemps?

Derrière ce procès fantastique de Trieste, il y a probablement une autre histoire que les Italiens veulent cacher en poursuivant ceux qu'ils appellent les démo-libéraux. La rumeur est parvenue fréquemment en ces derniers mois d'un mécontentement général du peuple contre le régime fasciste, et le récent numéro de la nouvelle revue "Free World" nous en apportait des preuves convaincantes. Ses éditeurs ont reçu clandestinement d'un village alpin non loin de la frontière de Suisse un manifeste libéral, rédigé par des représentants de plusieurs groupes antifascistes; il réclame la rupture avec Hitler, une paix séparée avec les alliés et l'expulsion de Mussolini. Ce document a circulé sous le manteau par toute l'Italie avant l'ouverture des assises de Trieste, et a eu un grand retentissement.

Et échos d'ici-bas

Devant une cour martiale boche quelque part en Norvège, un capitaine norvégien déposait que son bateau avait été coulé par un sous-marin britannique.

"Ridicule!" cria l'un des officiers allemands du tribunal, "il n'y a pas de sous-marins britanniques au large des côtes de Norvège. Vous devez avoir frappé une mine".

"Fort bien", dit le capitaine norvégien, "donc, une mine émergea, nous donna l'ordre d'arrêter, nous accorda dix minutes pour évacuer notre bord et descendre dans nos canots de sauvetage, puis coula notre bateau!"

Indes

Jawaharlal Nehru et cinq cents autres membres du parti du Congrès pan-hindou ont été relâchés de prison. C'est peut-être le premier pas vers une solution de l'épineux problème de l'Inde autonome.

Bien que le Mahatma Gandhi ait déclaré que ce geste du Gouvernement britannique l'ait laissé indifférent, on a des raisons de croire que le parti dans son ensemble est disposé à un compromis sur la question de participation à la guerre, pourvu que le Cabinet de Londres manifeste sa bonne foi.

Tant que Nehru et le Président du Congrès, Abul Kalam Azad, étaient détenus, toutes négociations étaient impossibles. Maintenant que la libération de leurs chefs est acquise, une grande partie des membres du Congrès serait prête à reprendre sa coopération au gouvernement des Indes, même si cette coopération devait conduire à soutenir l'effort de guerre du pays. Gandhi, lui, en qualité de pacifiste à tous crins, y reste opposé, et jusqu'ici son opinion a toujours prévalu; mais l'Angleterre pourrait surmonter cette opposition en entrant carrément dans la voie du statut de Dominion promis aux Indes.

C'est ainsi seulement que la Grande-Bretagne pourrait se gagner le plein concours des Indes à la cause démocratique. Et l'appoint de cet immense réservoir d'hommes et de richesses n'est certes pas à dédaigner. Avec l'entrée en guerre du Japon, il devient même plus essentiel que jamais.

Echos de l'au-delà

M. Hirohito est allé sur la tombe de ses ancêtres solitaires pour les informer poliment de sa nouvelle guerre; les momies augustes n'ont rien répondu.

A l'exemple de l'empereur nippon, Frank Sullivan, de P.M., a téléphoné au ciel pour se mettre en communication avec l'oncle Seumas qui est, comme chacun sait, l'illustre souche de tous les Sullivans du monde.

"Qu'est-ce que vous foutez donc là, en bas?" gronda l'ancêtre. "Vous faites un tel potin qu'on ne peut même plus dormir ici, dans ses ailes repliées, au coin d'un nuage".

"C'est la guerre, oncle Seumas", expliqua le neveu.

"Ce n'est donc pas fini cette histoire-là?"

"Hélas! elle ne fait que s'étendre. Nous voilà aux prises avec les Japonais!"

"Connais pas!"

"Ce sont des fanatiques dangereux et jaunes".

"Envoyez-leur des Irlandais et qu'on n'en parle plus!"

"Mais l'Irlande est neutre, oncle Seumas".

Ici, l'ancêtre indigné eut un juron celtique impossible à reproduire. Un peu calmé, il demanda: "Mais pourquoi, diable, l'Irlande est-elle neutre?"

"Oh... l'Angleterre, je suppose... ce vieux antagonisme, vous savez..."

"Les Irlandais ont-ils perdu le sens? Vont-ils laisser le voisin acculé au mur? Avec qui vont-ils se disputer plus tard s'il ne reste plus d'Anglais?"

"Avec les nazis, probablement".

"Ces brutes au pas de l'oie... tu n'y penses pas, mon neveu... Mais ne me disais-tu pas que l'Eire fait encore bande à part quand les Etats-Unis sont dans la mêlée? qui t'a dit cela?"

"De Valera".

"Je vais te l'arranger, moi, cet Espagnol", cria l'oncle de tous les Sullivans. "Je vais lui envoyer la vieille sorcière de tante Margaret qui ira le tirer par les pieds chaque nuit pour l'empêcher de dormir".

Ici, les trois minutes étant écoulées, la communication fut coupée.



vue par le caricaturiste américain Herb Block

A Chicago encore, le "Sun", nouveau-né de Marshall Field, a battu dans les rues la puissante "Tribune" du Colonel McCormick, en publiant un extra à 4 h. p.m. le dimanche 7 décembre 1941.

Le lendemain, la "Tribune" se ralliait patriotiquement au gouvernement des Etats-Unis en guerre, et changeait sa manchette.

Ainsi, trois jours seulement après l'ouverture des hostilités entre le "Sun" et la "Tribune", éclatait le tonnerre de l'agression japonaise dans le Pacifique, qui éciait la rivalité McCormick-Field et mettait fin à la querelle "intervention contre isolation".

J. L. B.

Guerre moins onéreuse que la servitude

"Comme citoyens d'un pays, nous avons des responsabilités. Dans les temps difficiles de la guerre, ces responsabilités deviennent très graves. Ainsi, à tous les Canadiens incombe le double devoir d'être unis de sentiment en ce qui regarde la conduite des armées alliées en terre européenne et de s'imposer les sacrifices nécessaires, quelque lourds qu'ils puissent être, dans le but d'obtenir la victoire et avec elle, une paix équitable. Il en coûtera très cher à notre pays; le sang de nos soldats, des vies auxquelles on attache un prix inestimable seront anéantis par milliers, la charpente financière du Canada Joliette, 16 octobre 1941.

OUI, EN EMMAGASINER CAR C'EST SEC ET LÉGER

POUR CÉLÉBRER, LA BLUE LABEL EST INDICUÉE À LA NOËL

UN EXCELLENT APÉRITIF PARCE QU'IL EST SEC

UN MERVEILLEUX RAFFRAÎCHISSEMENT PARCE QU'IL EST LÉGER

LA LAGER

Frontenac

Bleue

Bien Choisir POUR LES FÊTES

WHISKIES de RYE CANADIENS SEAGRAM (vieillis dans du bois, parfois jusqu'à 35 ans)	
SEAGRAM'S OLD RYE	10 oz. 1.05 25 oz. 2.50 40 oz. 3.80
KING'S PLATE	10 oz. 1.05 25 oz. 2.50 40 oz. 3.80
EXTRA SPECIAL	13 oz. 1.45 25 oz. 2.65 40 oz. 4.00
SEAGRAM'S "83"	13 oz. 1.45 25 oz. 2.65 40 oz. 4.00
SEAGRAM'S "V.O."	13 oz. 1.70 25 oz. 3.25 40 oz. 4.90
CROWN ROYAL (Vieux de 15 à 35 ans)	25 oz. 4.30

DE VIEUX WHISKIES D'UN ÉCOSSAIS	
OLD MULL	13 oz. 1.40 25 oz. 2.60 40 oz. 4.15
ROBBIE BURNS	13 oz. 1.40 25 oz. 2.60 40 oz. 4.15
HUNTLY BLEND	13 oz. 1.60 25 oz. 3.00 40 oz. 4.55
SANDY MACDONALD "SPECIAL"	13 oz. 1.60 25 oz. 3.00 40 oz. 4.55

GINS UNIVERSELLEMENT RENOMMÉS	
BURNETT'S LONDON DRY	25 oz. 2.30 40 oz. 3.50
VICKERS' LONDON DRY	25 oz. 2.30 40 oz. 3.50
SEAGRAM'S LONDON DRY	25 oz. 2.35 40 oz. 3.55
BURNETT'S LIQUEUR	25 oz. 2.80 40 oz. 4.20
BURNETT'S WHITE SATIN GIN	25 oz. 2.90
SEAGRAM'S ANCIENT BOTTLE GIN	25 oz. 2.90

Jos. E. Seagram & Sons Ltd. • Distillers Corporation Ltd. WATERLOO, ONT. MONTREAL

SECOND FRONT

L'U.R.S.S., qui avait longtemps constitué dans la guerre d'Europe une troublante énigme, devient à présent le point d'interrogation de la bataille du Pacifique. Que ses sympathies aillent toutes à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, que ses alliés contre Hitler, cela ne laisse pas de doute; par ailleurs, on sait que la Russie a un vieux compte à régler avec les Japonais, et qu'elle choisira certainement pour le liquider l'occasion qui lui fournira les plus puissants partenaires sur lesquels elle puisse compter dans un tel combat. Et pourtant, Moscou a déclaré jusqu'ici, tout comme Tokyo, s'en tenir au pacte de non-agression russo-japonnais, quel que temps avant l'invasion de l'Union soviétique par les panzerdivisionen nazies...

Certains expliquent l'attitude russe par le désir des autorités militaires soviétiques de voir leurs alliés ouvrir un deuxième front à l'ouest avant d'en ouvrir eux-mêmes un second en Orient. Il va de soi que la seule politique qui puisse encore avoir cours entre les Soviets et les capitalistes qui, en août 1939, offraient à Hitler des milliards pour le jeter sur l'U.R.S.S., c'est la politique "donnant-donnant". La Russie, tant qu'elle devra subir seule tout le poids de la force militaire allemande, ne voudra pas, à moins d'être contrainte, diviser ses propres forces pour combattre sur deux fronts.

A cela, ceux qui ont toujours considéré l'invasion de l'Europe par les Britanniques comme une chose impossible, vu la faiblesse anglaise en hommes entraînés et en matériel moderne, disent que les stratèges russes devraient savoir aussi bien que nous que c'est une impossibilité que la création d'un second front à l'ouest, et que, d'ailleurs, les troupes impériales ont réalisé cela dans toute la mesure où ils le pouvaient, par leurs opérations en Libye. On ajoute que la côte entière de la France occupée est aujourd'hui hérissée de fortifications qui la rendent

aussi imprenable que la ligne Siegfried.

Ayant assisté à une discussion entre adversaires et partisans du "deuxième front", nous avons entendu un de ces derniers répliquer à ceux qui déclaraient l'impossibilité absolue d'ouvrir ce deuxième front: "Eh bien! les Russes seraient bien maladroits alors d'aller se mettre un autre ennemi sur les bras avec des alliés encore trop faibles pour les aider efficacement contre celui qu'ils combattent déjà!" Britanniques et Américains semblent d'ailleurs parfaitement reconnaître que les Soviets leur aident bien davantage en travaillant actuellement à détruire la puissance hitlérienne qu'ils le feraient en attaquant le Japon à l'est. Le rôle que tient la Russie dans le conflit d'Extrême-Orient n'est pas sans analogie avec celui qu'a joué l'Italie au début de la guerre.

La présence de divisions soviétiques à la frontière de Sibirie fait toujours planer sur les Nippons la menace d'une attaque qui les prendrait à revers et les contraindrait à immobiliser sur ce front des forces considérables. C'est ainsi que la menace potentielle de l'Italie, bien plus redoutable que sa puissance réelle, comme les événements l'ont démontré, a immobilisé durant toute la bataille des Flandres puis pendant la bataille de France des troupes dont la moitié aurait suffi à infliger une défaite aux Italiens, tandis que la balance aurait été bien utile contre les Boches. Nous avons cependant l'impression, cette fois, que la menace russe à la frontière du Mandchoukouo est plus sérieuse que celle que représenterait la présence des Italiens sur les Alpes; et les Japonais doivent partager cette impression, à la suite de tel ou tel incident de frontière où ils ont déjà été à même d'éprouver la valeur de l'adversaire éventuel.

Pour ce qui est d'un deuxième front occidental, certains optimistes croient que les succès des Impériaux en Libye devraient entraîner de nouvelles opérations de grande envergure, en Afrique d'abord (comme la conquête de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc), puis, une fois assurée la domination de la Méditerranée, contre l'Europe (débarquements dans les Balkans, où les guérillas continuent à donner tant de fil à retordre aux occupants, ou peut-être même en Italie, qui est, elle aussi, un pays occupé, où la police boche n'hésite pas à faire feu sur les indigènes mécontents)...

Ce qui est certain, c'est que la domination du Proche et du Moyen-Orient est en elle-même d'une importance qu'on ne saurait exagérer. C'est là le centre du vieux monde, et qui y a été maître a généralement partout dominé.

Les violents, ceux qui exigent de l'action, toujours de l'action, et qui veulent coûte que coûte la création d'un deuxième front en Europe disent que, puisqu'il ne faut pas songer à débarquer en France occupée, il reste à tenter l'invasion de l'Espagne et de la France non-occupée, de façon à prendre à revers le Frankreich, et l'on ajoute que l'apport américain devrait, pour une telle entreprise, suppléer à la faiblesse britannique. Mais ceux-là oublient qu'à une époque où tous montrent un tel souci du droit des gens et, particulièrement, des principes de neutralité, jamais les Alliés n'oseront prendre l'initiative contre des Etats qui ont d'ailleurs toujours manifesté pour la cause démocratique une telle sympathie: l'Espagne de Franco et la Vichy de Pétain...

E.-Ch. HAMEL

Un produit canadien au désert de Libye!

Parmi les provisions apportées aux défenseurs de Tobrouk par la marine britannique, on remarquait une quantité considérable de bidons couleur de pierre, d'une capacité d'un gallon. Ces bidons, qui sont fabriqués à Toronto, servent au transport de la gazoline et de l'huile, pour les engins de guerre, et de l'eau potable, pour les soldats du désert.

On fabrique environ 1.000 de ces bidons par jour et, d'après un article de L'Oval C-I-L, le procédé de manufacture doit observer de rigoureuses exigences. Il faut, par exemple, camoufler ces bidons pour qu'ils n'attirent pas l'attention des tirailleurs ennemis. Voilà pourquoi on les recouvre d'une peinture neutre, qui cuit en une minute sous le feu intense de puissantes lampes à rayons infra-rouges. Ce fini est parfaitement mat et jamais un rayon ne peut s'y réfléchir. Les fournitures de guerre du Canada servent donc jusque sous le soleil ardent du désert!

L'O.J.C. conspire pour empoisonner l'école

— Suite de la première page —

nationale, il faut nous assurer de commissaires qui ont l'esprit national. Profitons de cette circonstance (temps d'élections) pour élire judicieusement ceux à qui nous confions le soin de choisir les maîtres de nos enfants... F. comm., donnez-nous des commissaires qui ne soient pas uniquement préoccupés du balayage des classes et du salaire... Commencez d'abord une campagne pour "nationaliser" les commissions scolaires, si vous voulez atteindre l'école.

Si vous voulez maintenant savoir quels sont les maîtres chers au cœur de l'O.J.C., laissez-moi vous raconter ceci: un instituteur honnête s'était enrôlé dans l'Ordre et y était parvenu au troisième degré. Avant l'initiation au quatrième, honneur suprême, on voulait savoir si le candidat avait des convictions solides. On lui posa diverses questions auxquelles il répondit à la satisfaction générale. Puis on lui demanda ce qu'il pensait des Anglais. Il répondit en déclarant qu'il n'avait aucun préjugé contre eux et qu'il désirait la coopération et l'harmonie entre les diverses nationalités de ce pays. Cette réponse lui fut fatale: on ne le trouva pas digne du quatrième degré, qui n'admet pas les Anglophiles.

Un ancien membre de l'Ordre, un brave homme, me téléphonait la semaine dernière. Il me disait que, pour sa part, il n'avait jamais été témoin d'activité subversive parmi ses anciens frères. "Je ne saurais vous donner de détails, dit-il, car j'ai promis de me taire. Je puis toutefois vous assurer ceci: c'est que l'Ordre, par son étendue, son infiltration dans tous les domaines, est très influent." Je pris bonne note de cet aveu, et je me fais fort de détruire cette influence néfaste par tous les moyens à ma disposition. Je dénonce la secte à l'opinion publique. Elle constitue un danger pour tous les individus isolés, tous les hommes de véritable talent, qui comptent plus sur l'étude et le travail, pour parvenir, que sur les sageries d'une société secrète fondée pour crétiniser tout un peuple.

La Revue Canadienne de Biologie

L'Université de Montréal, dont les événements tragiques d'Europe ont fait la plus grande université française et libre du monde, est aujourd'hui dotée d'une nouvelle revue scientifique du plus haut intérêt et de la plus belle tenue, la REVUE CANADIENNE DE BIOLOGIE. Le secrétaire général de la nouvelle revue est le professeur Henri Laugier, distingué physiologiste français, ancien directeur du Laboratoire National des Recherches, à Paris, et à présent chargé de cours à l'Université de Montréal. La création de la REVUE CANADIENNE DE BIOLOGIE est due en grande partie à son initiative, et c'est une chose dont nous devons tous lui être reconnaissants.

Nous ne saurions mieux définir le caractère et les aspirations de la nouvelle publication que ne l'a fait le Comité Exécutif de la REVUE CANADIENNE DE BIOLOGIE dans l'avant-propos du premier numéro, qui vient tout juste de paraître:

Depuis plusieurs années, les biologistes de l'Université de Montréal souhaitent la création d'une revue de Biologie. Un projet était à l'étude. Au cours des derniers mois, les autorités de l'Université ont estimé que les circonstances imposaient comme un haut devoir de réaliser sans délai ce projet ancien.

La nouvelle revue paraîtra dans ces deux langues, française et anglaise, qui, au cours des derniers siècles, ont apporté la contribution la plus étendue et la plus profonde à la Science et à la Culture. Elle sera publiée dans un pays, dans une ville, où la pensée française et la pensée anglaise en contact permanent, apportent, dans un effort quotidien de collaboration, la preuve d'un dévouement égal au progrès de la Connaissance. En créant cette revue, l'Université a le grand espoir d'être utile, dans un domaine précis, limité, mais important, à la cause de la Science, du Canada, de la France, et de la collaboration intellectuelle entre savants de langue française et anglaise.

L'Ordre recrute beaucoup de membres parmi les simples et les ignorants, auxquels il donne pour mission de tirer les marrons du feu. On fait plusieurs initiations par mois. Et presque tous les zélés de la Saint-Jean-Baptiste, "faiseux" de processions, sont aussi des Ojicistes zélés. C'est pourquoi l'Emérillon conçoit ainsi le progrès de la "race": "Que les chars allégoriques (de la procession du 24 juin) soient souvent de grotesques représentations de nobles gestes, nous l'admettons. Mais on est bougrement difficile et bec-pincé quand il s'agit de la Saint-Jean-Baptiste! Une démonstration patriotique n'a pas pour but le développement du bon goût chez le peuple (sic)... Ne confondons pas manifestation artistique et manifestation patriotique... Cela fait du bien au peuple (quel mépris pour le peuple, n'est-ce pas?) d'assister à des messes solennelles, de voir défiler des chars allégoriques, d'entendre des sermons sur l'amour de la patrie et des discours de la Saint-Jean-Baptiste... Fermons les yeux, passons l'éponge, nous rappelant que la petite Cécile du coin n'est pas affublée du costume (la plupart du temps inexact) de Madeleine de Verchères, pour les professeurs de philosophie et les rédacteurs en chef."

Et voilà l'esprit que veulent imposer nos Ojicistes à un demi-million de petite écoliers canadiens-français. Boursoufflures patriotiques chez les primaires, et lecture du Devoir dans les collèges. C'est avec ça qu'on va nous former une "race".

J.-Ch. H.

(La suite au prochain numéro)

Note. — Excusez-moi, chers O.J.C. de dévoiler l'existence de l'Emérillon. Ce petit journal est secret et j'y lis, dans l'édition de janvier 1937: "Ni Madame votre épouse, ni votre belle-mère (dois-je écrire Madame?), ni vos grands enfants n'ont le droit de soupçonner l'existence de l'Em." Les Ojicistes ont donc des secrets pour leur femme.

La culture des atocas à Lemieux

D'après un article de Jean Robitaille dans L'Oval C-I-L, la première plantation d'atocas francs au Canada commencera à produire en 1943. Cette vaste entreprise, lancée à Lemieux, dans le comté de Nicolet, par M. Edgar Larocque, au printemps de 1938, a déjà exigé une mise de fonds d'environ cent mille dollars. A l'heure actuelle, le Canada importe chaque année pour \$500.000 d'atocas des Etats-Unis; on escompte qu'en 1950, une bonne partie des atocas francs nécessaires à la consommation domestique sera produite dans la province de Québec.

Comme l'eau est essentielle à la culture des atocas, M. Larocque a fait construire un système d'irrigation très élaboré, qui s'alimente au Lac Soulang, dans le voisinage, et grâce auquel on peut irriguer toute la plantation en deux heures, en cas de besoin. L'eau détruit tous les parasites sans nuire aux atocas. Quant aux plantes noivies, elles périssent sous les trois pouces de sable qui recouvrent la terre noire, et si elles déjouent cette première défense, on les détruit par des arrosages à l'huile de chauffage ou à la saumure.

LETTRE AMERICAINE

LES E.-U. ET VICHY

Cet article est fait par un Américain qui a vécu longtemps en France. Il fera réfléchir les aveugles volontaires du CANADA et peut-être le gouvernement du Dominion.

New York, 18 déc. 1941.

Maintenant que la guerre est venue aux Etats-Unis, toute décision faite pendant les années précédentes acquiert une signification nouvelle. Parmi les plus importantes est celle qui a déterminé nos relations avec le soldisant gouvernement de Vichy. Quoique la France aujourd'hui ne reçoive que le minimum d'attention, elle garde cependant une position stratégique qu'il ne faut pas sous-estimer et qui deviendra de plus en plus importante.

Après la défaite des armées françaises et la capitulation honteuse de Bordeaux, le gouvernement américain se décida à reconnaître la bande de fascistes, défaits et politiciens corrompus qui venaient de livrer le peuple français à Hitler. Pourquoi cette bêtise tragique? Après tous les actes constructifs et courageux institués par notre gouvernement depuis ce temps-là, c'est difficile à comprendre si on ne se rappelle pas que dès l'été de 1940, le monde démocratique était encore lié à la politique de l'apaisement. En agissant ainsi notre gouvernement ne faisait que suivre la tradition de l'époque. A la lumière des événements actuels aussi bien que passés, analysons les profits et pertes de son action.

C'est généralement accepté que le gouvernement américain a reconnu ces messieurs de Vichy dans l'espoir d'éviter le danger de pousser la France vers la collaboration totale avec l'Axe, et pour pouvoir rester (par l'ambassade) au courant de ce qui se passait là-bas. Quel en a été le résultat? Le commencement d'une longue histoire d'apaisement et le droit douteux de rester dans un tiers du terrain français, comprenant à peine le quart de la population.

Ainsi nous sommes forcés de constater que les profits ont été négligeables et les pertes, comme nous verrons, considérables. Car n'est-ce pas en quelque sorte une perte que notre politique de l'année passée nous empêche maintenant de rompre avec le gouvernement franchement collaborationniste de Darlan, de peur que la flotte française ne se tourne contre nos alliés dans la Méditerranée? N'est-ce pas une perte que nos cargaisons d'huile, d'aliments aient pu renforcer l'Afrique du Nord où même le tant surestimé Weygand est parti? Et n'est-ce pas une perte vraiment désolante que le port de Dakar soit devenu si fort par notre faute, qu'il faudra maintenant une campagne importante et coûteuse pour le reprendre des Nazis? Ce ne sont ici que quelques-unes des pertes les plus sérieuses; il y en a bien d'autres.

Deux erreurs de jugement, à l'égard de deux individus, ont contribué à la décision du gouvernement. En Pétain et Weygand on a mis une confiance fort déplacée. Avec le déclin de Pétain et la montée de l'étoile sombre de Darlan, cette confiance a été concentrée en Weygand. Notre sortie rude de ce rêve n'est que trop bien connue. Qu'il suffise à dire que "l'illusion Weygand" est enterrée pour de bon.

Henry D. CHAPLIN

AVIS LEGAL

Avis est par les présentes donné que conformément à la Loi des Compagnies de Québec, "CANADA CLATHES LTD.", ayant sa principale place d'affaires dans la Cité et District de Montréal, s'adressera au Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec pour lui demander d'abandonner ses Lettres Patentes, à partir d'une date qu'il lui plaira de fixer.

Daté à Montréal, ce 17ième jour de décembre, 1941.
STEIN & STEIN,
Procureurs du Requérent.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est donné par les présentes que ELIZABETH GERTRUDE DESCHÊNES, employée de bureau, de la Cité de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, JOHN JAMES GOULD, commis, de la dite Cité de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce onzième jour de décembre, 1941.

MENDELSON & FREEMAN,
Procureurs de la Requérente,
122 rue St-Jacques Ouest,
Montréal.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Anna Popopoluck Jacobchak, opératrice de vêtements, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, Stephen Jacobchak, employé de restaurant, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 22ième jour de novembre, 1941.

MERGLER & MERGLER,
Procureurs de la Requérente,
Ch. 383, édifice Tramways,
139 rue Craig Ouest,
Montréal.

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

Avis est donné par les présentes que DAME MARIE-ETIENNE VENTRELO, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce de son mari, PASCAL DIANO, entrepreneur, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, à raison d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 14 novembre 1941.

GREENBLATT & GODINSKY,
Procureurs de la Requérente.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que BERTHA BEATRICE BERLIND RISTEIN, vendeuse, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, YACOBCHAK, employé de restaurant, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce quatrième jour de décembre.

DAVID M. NOTKIN,
Procureur de la Requérente,
Ch. 383, édifice Thémis,
10 rue St-Jacques ouest,
Montréal.

Quand vous êtes à

TORONTO
Descendez à
HÔTEL ST. RÉGIS
392, RUE SHERBOURNE
RA. 4135
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

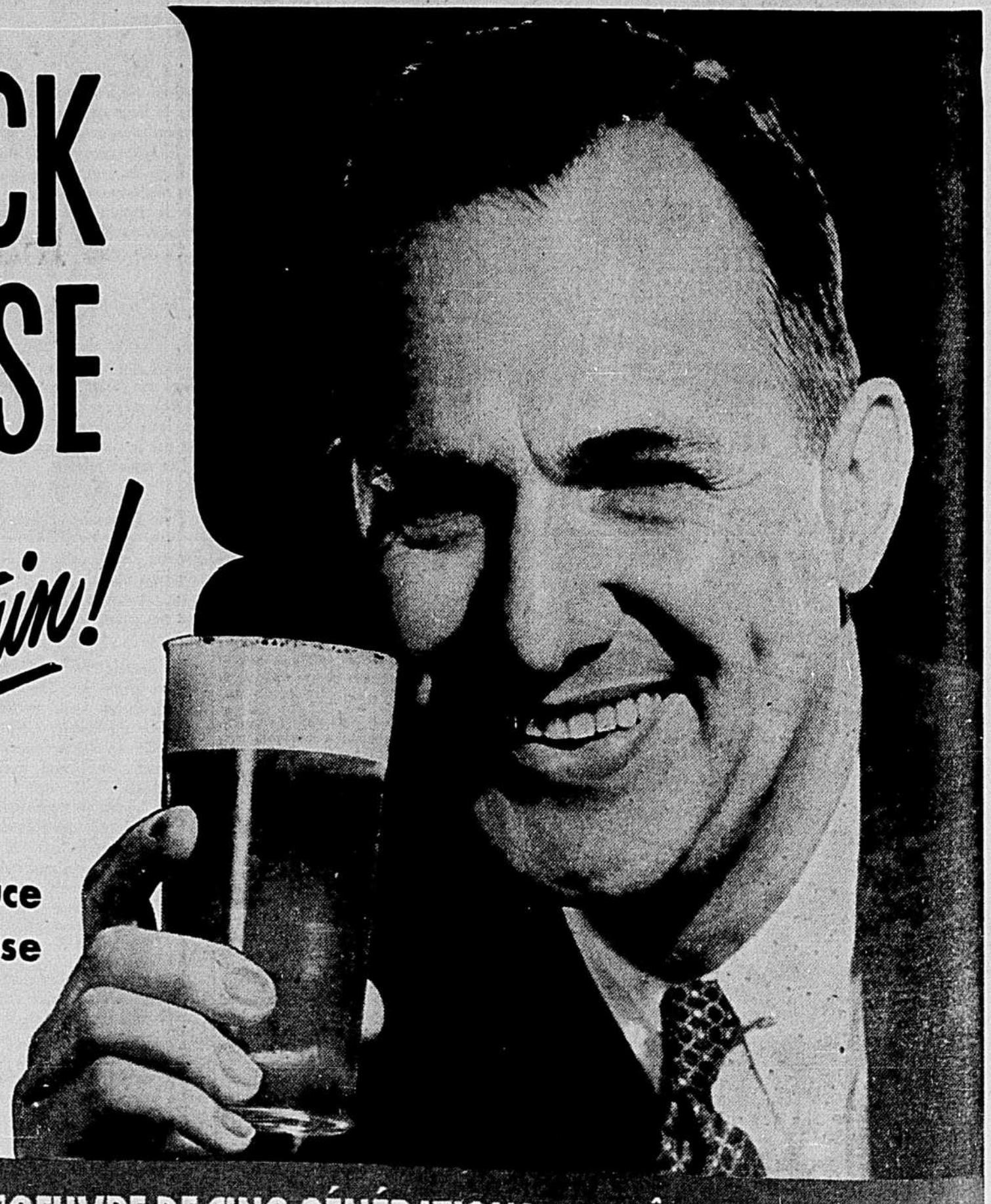
BLACK HORSE

C'est certain!

— Elle est douce et savoureuse



La meilleure BIÈRE au Canada



L'OEUVRE DE CINQ GÉNÉRATIONS DE MAÎTRES BRASSEURS

Conte de Noël

BEAU GESTE

par Donat Coste

Au sein de la neige, des lumières projettent sur le mur de la nuit l'armature écaillée, fantasmagorique du pont Victoria. Il s'en va neuf heures. Sur le pont Victoria, tout le monde y passe. Par-dessus le pont, s'étend la voûte de la nuit et de la neige. Plus loin, au nord, Montréal flamboie. Plus loin, encore, la croix du Mont-Royal scintille; sur le versant de la montagne qui descend à la métropole, des maisons font des clous d'or. Sur l'autre rive, la rive sud où atterrit le pont, les illuminations sont moins aériennes et plus brèves. En-deçà du pont, là où s'inscrit la préface de l'histoire de la cité, s'étend le détroit. Ici, c'est sombre et on dirait que ça grouille dans la noirceur. Ici, il y a un peu de tout: des cadavres d'automobiles, des ferrailles tordues, de vieux livres, de vieilles boîtes, de vieux meubles, de vieux instruments; un capharnaüm de toutes sortes de vieilles choses mortes, une nécropole. Il y a des rats, de la vermine, en masse; de tout cela et de bien d'autres choses innommables, montent des exhalaisons putrides. Un après-midi d'été je me suis aventuré, déjà, dans le bout du détroit; et je devais à maintes reprises porter à mes narines mon mouchoir, tel un masque, où j'avais au préalable fait pleurer un flacon de verveine. L'hiver, ça s'endure, car le froid diaspore les microbes qui ne sentent pas bon.

Et puis, parmi toute cette décrépitude, ces miasmes, cette morbidité, se dressent des cabanes, des huttes, couleur de rouille, de minables abris où vivent des hommes qui n'ont pas le moyen d'aller rendre visite au coiffeur une fois par mois, cela à l'instar des poètes.

Pour passer l'hiver de sa hutte basse, il fallait que Julot cassât en deux sa longue silhouette sinieuse. Fronte nue, tout au plus. Noir de poil. L'air de ces lascars, que dans les clubs, on engage pour mettre à la raison les évergumènes. Adoncques, un air rébarbatif; puis, après un examen superficiel, on était séduit, on était fasciné par le mystère des yeux noirs. Des yeux magnifiques. Des yeux où fulguraient d'étranges lueurs. J'ai vu de telles lueurs dans les prunelles d'un mien ami, d'un artiste, d'un bohème, qui rêve invariablement à des utopies, à des extases supra-terrestres.

— C'est toi qu'on m'a dit s'appeler Julot ?
— Quel c'est que tu viens faire ici dans la jungle ? Je m'appelle Julot, correct.
— Bonjour Julot; je venais justement pour te voir.
— C'est ben pour dire... Le parc Lafontaine ferme en hiver, mais, y a encore des bancs curieusement à la "dumpe", hein ?

— Fâche-toi pas, Julot, Vols-tu j'avais hâte de te voir... On m'a parlé de toi.
Instantanément, il fronce les sourcils, attache sur moi ses yeux magnifiques qui me vrillent.

— On t'a ça, on ?
— Ton "chum", Frié.

— Ouals...
— Si on allait faire un tour dans ta cabane ? Il y ferait toujours, plus chaud que dehors.
— Pas le diable plus chaud.

— J'ai un treize onces, et je te traiterais pendant qu'on jaserait.

— Non ?
— C'est le cas, tu fumes ?

L'odeur du genièvre dur, les minces fumées des cigarettes de Virginie, dans la mi-pénombre du réduit où ne valait lentement qu'un faible lumignon.
Sur le sol de terre, trois boîtes renversées, qui sont les sièges et la table. J'entends la grande voix du vent du nord, qui s'étend sur le détroit; et ce silence; ça fait penser à des modulations de sirène, avant-coureur de mort, de désolation. Dans un coin de la hutte, dans l'ombre plus dense, je vois quelque chose de long et de noir, bouger.

Julot fume et boit ferme. Ses traits se détendent, son masque s'apaise, dans ses yeux, s'efface une nuance d'appréhension, de rancœur.

La pause est heureuse.
Et voici que Julot parle:
— "M'en vas te conter une histoire. Mon histoire personnelle. Y en a pas beaucoup qui la savent. Le premier qui l'a su, cette histoire-là, c'est un curé. Faut que j'aie ben confiance dans toi, pour te raconter ça..."

Julot comptait vingt-trois ans, lorsqu'il tomba en amour. C'était, à ce qu'il me dit, la plus jolie fille de l'ouest de la ville. Elle avait dix-neuf ans; ce qui est un tantinet de bel âge. Elle s'appelait Jeanne. Tout un trésor en diamants et en or, sur sa tête; mais, au demeurant, pauvre comme Julot, lui-même. Ils s'aimèrent, un an de temps. Ce fut divin. Mais fallait penser à la vie des hommes... Survint l'inévitable triangle: un grand dégingandé, honnête, qui travaillait, lui, pour gagner son pain.

— C'est ben lui qui me l'a ravie, comme c'est dit dans la chanson. En premier, je voulais pas le croire. Je pouvais pas me mettre dans l'idée que ça pouvait être ce grand flâne-mou-là qui avait pris ma place dans le cœur de Jeanne, parce que, c'est pas pour me vanter, mais, à côté de moi, il frappait dur. A part ça, il s'appelait Latendresse... Si on a l'idée de s'appeler Latendresse, c'est pourtant ce nom-là et ce type-là que Jeanne a choisis... C'est-il compréhensible, une femme ? Quand j'ai vu que c'était pris comme il faut entre eux autres, ça m'a flanqué tout un coup... Mol, qu'étais-je jamais pris une goutte de boisson, je me suis mis à y prendre goût, pour noyer mon chagrin... Un grand chagrin, tu sais... C'est pas drôle, dans la vie...

Il y a quelque cinq ans, Julot, endetté par-dessus la tête, se fit expulser de sa chambre, dans le faubourg. Un soir de juin, il s'aventura jusqu'au St-Laurent, et s'attarda à contempler l'eau noire qui roulait dans son sillon la paix et l'oubli. Mais Julot n'était pas encore assez triste pour vouloir s'abîmer avec sa tristesse. C'est pas toujours drôle, la vie, mais il y avait encore une et grande réserve de dynamisme lovée dans son être... La vie ménage d'heureuses surprises, des fois, quand on est jeune...

Il se tenait ainsi, en équilibre, sur l'indécision. C'est alors qu'un vieillard vêtu d'haillons, et qui

avait l'air, avec sa barbe grise et ses longs cheveux blancs jaunâtres, d'un vieux hébreu maigre, s'était approché de lui. Julot avait eu la surprise de sa vie. Il parlait en termes, ce vieux dépenaillé-là, et une étrange noblesse s'évadait de sa physionomie.

— Viens avec moi. Tu as faim et soif ? Va, je t'ai deviné. J'ai ce dont tu as besoin. Mon toit est loin d'être luxueux; c'est une cabane du dépôt à deux pas en bas d'ici. Mais tu y reposeras toujours mieux qu'à la belle étoile. Viens, c'est très malsain de regarder le fleuve comme ça, la brumante tombée.

Julot avait suivi le vieillard.

— Que fais-tu, jeune homme ?
— Rien.

— Que veux-tu faire ?
— J'ai l'intention de me garrocher à l'eau.

L'homme hochait la tête:

— C'est bien ce que je pensais... Mais, ça ne donne rien... Maintenant, tu vas manger si tu as faim, tu vas boire si tu as soif. Après, nous reprendrons notre entretien.

Julot avait fait bombance dans le réduit miteux, puis l'étrange vieillard avait demandé:

— Tu es parfaitement libre, n'est-ce pas ?... Bien, tu es digne de me servir de successeur. Tes yeux révèlent ton intelligence et tu n'as pas trop l'air faubourien... Moi, je me suis fait vieux; je ne puis plus tenir le coup. Dans quelques jours, je ne puis mourir au fond d'un hospice. Il y a des années, vois-tu, que je suis médecin des misérables; un médecin tout spécial; pas le médecin qui donne la mort, mais celui qui donne la vie. Je faisais des accouchements, illicéux, qui m'auraient valu St-Vincent, et qui me valent la gratitude de maints ménages sans le sou qui, matériellement, étaient empêchés de recourir à un médecin patenté. J'ai toujours exercé une œuvre éminente d'humanité, de philanthropie, je le crois...

"Exercice illégal de la médecine"... Bah! Une formule comme une autre. Je n'ai jamais eu, que Dieu m'entende, une minute d'ambition... J'ai voulu vivre, simplement, et j'ai voulu rendre service à mes semblables... Maintenant que je pars, ça me fait l'effet d'une désertion, ça m'est dur de penser que mon poste va être vacant. Ce sera toi, mon successeur.

— Ah! mais... C'est ben moi qui connais quelque chose en fait d'accouchements!

— Bah, une question de routine, tout simplement... Tu vas lire ces livres-là, dans le coin, et comme tu es intelligent... Tu viendras avec moi, les premières fois... Tu ne feras pas fortune, et tu risques le pénitencier, mais il y a des personnes qui ne vivent que pour ça: le risque. Est-ce que ça te dit quelque chose ?

— Ouals...
— C'est un apostolat... Une œuvre dont les échos se répètent jusqu'à Dieu... Tu deviendras content, satisfait de ta vie... Tu acceptes ?

Et Julot avait accepté.

Deux semaines plus tard, le vieil obstétricien disparaissait de la circulation. Julot prenait à cœur son nouveau métier qui lui permettait de ne pas mourir de faim. Il toucha du doigt l'atrocité misère des logis, où des mères, à deux instants de la mort, se lamentaient dans l'attente de la libération. Des drames passionnels lui furent révélés, des drames sordides que le roman ne divulguera jamais. Voici que le cœur de Julot s'endurcissait comme le cœur d'un financier...

— Un soir d'hiver, c'était le 24 décembre; il était environ dix heures, ça cognait à la porte de ma cabane. Devine qui c'était ? Eh ben, c'était mon grand Latendresse ! Je sais pas qui c'est qui m'a empêché de lui faire prendre une fouille dans la neige. Il m'arrivait avec un refrain que je commençais à connaître: ça faisait un bout de temps qu'il avait perdu sa job... Sa femme était encore partie pour la famille... Pas le moyen de payer le docteur. Si j'y allais pas, sa femme allait sûrement mourir...

— Je sais que t'as sorti avec Jeanne, et que ça t'a fait de quoi, quand t'as appris qu'on se mariait ensemble... Mais, quel veux-tu, c'est la vie qu'a voulu ça de même...

— Mol, j'ai pas répondu. Ça demandait considération... Si j'y allais pas, c'est certain que la Jeanne, elle était pour crever... Latendresse m'a regardé d'un drôle d'air. Il s'est mis à brailier. Mais, ça me faisait pas un pil de le voir brailier.

— Viens Julot, si tu viens pas, ma femme est finie.

— Avec ça, il m'a dit:

— "Je t'aime, tu sais..."

— Aussitôt qu'il m'a eu dit ça, je me suis levé tout d'un bout, et j'ai été ouvrir la porte du "shack".

Julot avait vu rouge. Le désir l'avait envahi de donner libre cours à sa colère, d'empoigner au collet le grand flandrin, de le secouer rageusement, de le lancer comme un ballot encombrant à l'extérieur glacé, dans la noirceur, dans la neige, parmi les débris. Oh! Combien il le haïssait, celui-là qui avait un enfant de Jeanne, celui-là qui osait lui jeter en pleine face qu'il aimait Jeanne! Avec quelle ardeur jousissance ne se serait-il pas acharné dessus à coups de poings!

Par l'ouverture de la hutte, étaient entrés, la bise septentrionale et des flocons de neige. Et, à ce moment, Julot s'était immobilisé, sidéré.

Les cloches sonnaient. Les cloches de Montréal. Les cloches qui annonçaient la messe de minuit. Et, les voix de l'airain, amenées par la distance, entrent par l'ouverture de la hutte. Elles proclamaient l'avènement de Jésus qui est venu dans le monde pour changer le cœur des hommes.

Elles entrèrent dans le cœur de Julot, les cloches.

— J'y ai été... Ouals... Ça m'a pris tout mon petit change, mais j'y ai été pareil... A cause que c'était Noël... C'était un petit gars Latendresse...

Julot secoua la tête et dit encore:

— Après ça, je me suis retiré des affaires, comme on dit dans la haute... Je me suis lavé les mains des femmes parties pour la famille... Les gèneses qui sont pas cassées, jettent des bons morceaux, des fois, à la "dumpe". C'est ça qui me fait vivre... Bon, ben, j'ai plus rien à te dire, et la bouteille est vide... T'as pas un œuf écu à me laisser en souvenir de ta visite ?

"Adieu Paris"... et le monde!

Un entrefilet du Droit nous apprenait la semaine dernière l'entrée de Simone Routier au cloître. La jeune poétesse canadienne qui avait dû revenir de France pendant la débâcle écrite au retour son livre "Adieu, Paris", le dernier d'une intéressante bibliographie où l'on remarquait "L'Immortel Adolescent", "Paris, Amour, Deauville" et "Tentations".

Simone Routier avait mis dans ses beaux vers toute sa soif d'absolu. Cette nouvelle servante du Seigneur a peut-être écrit pour le Maître ces paroles brûlantes que nous représentons à une petite revue française de poésie appelée La bouteille à la Mer:

"Qu'il demande: Qui es-tu? Et [que ce soit moi qui sorte,

"Que je le sature sur les pavés, l'herbe et la montagne,

"Que derrière ses pas je [m'abreuve à son ombre,

"Que sa pupille soit mon souci, [mon mobile tourment,

"que son corps soit ma ville [et que sa main soit mon destin

"Que je lui serve d'oreiller sur [le rocher,

"de chaleur dans la plaine, [et de pensée dans l'incertitude,

"Que je l'aime à pleurer, [malade en silence."

Nos vœux à l'accompagnant dans ce destin tout neuf et habituellement apaisant.

Don CLEOFAS

La 5e colonne de l'Académie Française

Louis Bertrand qui vient de mourir était ce même académicien qui, un jour, sous la Coupole, aborda ses illustres confrères au cri de "Heil Hitler" dans lequel il mit un déconcertant accent de sincérité.

Voici, à propos de cet incident, ce qu'écrivait M. Yves Simon dans son livre remarquable: La grande crise de la République Française:

"Mais la patrie est-elle moins sûrement trahie quand elle est trahie pour un idéal au lieu de l'être pour une somme d'argent? Je réponds qu'elle l'est plus sûrement; car la corruption intellectuelle et morale peut se permettre bien des choses que la corruption vulgaire, par l'argent, ne peut pas se permettre. Imaginez-vous un aventurier payé faisant de la propagande anti-

NOËL TRAGIQUE

— Merry Christmas!

— What's merry about it?

Cette riposte entendue l'an dernier me revient en mémoire aujourd'hui. Je ne puis me défendre de la trouver tristement ironique. Ironique surtout. Presque autant que le souhait lui-même. Et je me demande bien quelle sera la réaction de ce même bonhomme dans quelques jours, maintenant que douze mois sont passés qui ont accumulé sur le monde des horreurs sans nom.

A lui comme aux autres on redira les éternelles banalités. On fera des souhaits toujours pareils et qu'on n'engage à rien. On agira ainsi parce que c'est la coutume et qu'on craint toujours de déchoir en allant à l'encontre des règles établies. Rien de neuf, rien de sincère non plus. On tendra la main aux indifférents comme aux amis. Même les sourires seront ceux de tous les jours: des sourires stéréotypés.

On nous dira: Noël, c'est pourtant un mot qui chante. Ce sont des guirlandes de houx, des lumières qui brillent plus qu'à l'accoutumée, de la neige qui n'est plus blanche mais argentée, avec des grelots qui sonnent tout autour. C'est, pour les enfants qui croient encore au Père Noël, la promesse d'un jour merveilleux.

Mais tout ce qui chante, tout ce qui brille, et même les cloches qui vont carillonner, qu'est-ce que cela dit à ceux qui, à cœur d'année, sont laissés seuls, sans amis, sans amour et sans joie d'aucune couleur? Qu'est-ce que cela peut dire au monde en ces tragiques années? Noël sera comme tous les autres jours, sinon plus triste. Car, si la joie des autres suffit pour un

temps à nous rendre un peu plus heureux, il y a des moments où cette joie-là est trop exubérante, trop criarde, trop personnelle pour que nous oisions en détacher un morceau. Nous aurions la sensation de gruger un fruit trop vert. C'est, en somme, l'indigestion qui nous fait peur.

La joie des autres...

C'est bon pour tous les jours de l'année. Pas pour la Noël. Demandez-le, cette année, au petit haki qui passera la Fête sous la mitraille. Demandez-le aux enfants qui ne croient plus au Père Noël parce qu'il les a déçus trop souvent. Demandez-le à ceux qui souffrent, à ceux qui ont faim, à ceux qui ont froid, à ceux qui n'ont plus d'amis. Demandez-le à ceux qui ont les yeux vides de joie et le cœur rempli d'amertume. Demandez-leur ce qu'ils en pensent de la joie des autres à la Noël...

Noël! Joyeux Noël! Il serait temps qu'on change la formule. Et il avait raison mon bonhomme, l'an dernier. Dites-moi, qu'y a-t-il eu depuis douze mois qui nous permette de nous réjouir sans arrière-pensée?

Ne devrions-nous pas nous faire mutuellement des vœux de courage et d'espérance? Ce serait, il me semble, beaucoup mieux. Et, si nous devions rester courageux, si nous devions ne pas perdre l'espérance, la joie nous viendrait par surcroît. Et nous pourrions peut-être un jour dire sans trop mentir: Joyeux Noël!

Le 25 décembre de cette année est un Noël tragique. Il ne peut pas être joyeux. Ne nous abusons pas. Alors... Courage et Espérance!

MICHELLE

Autre tort de Vichy

— Suite de la première page —

Catroux a été révoqué par le gouvernement de Vichy — qui craignait son esprit de résistance — et remplacé par Decoux, une mission indochinoise se trouvait aux Etats-Unis avec un chèque certifié pour y acheter le matériel de guerre nécessaire. Les Américains, voyant la tournure des événements et les prémices d'une collaboration franco-japonaise, se refusèrent à intervenir de quelque façon que ce fût. Catroux passa peu après à de Gaulle, mais il le fit malheureusement trop tard pour pouvoir entraîner l'Indochine avec lui. Il aurait d'ailleurs fallu pour cela qu'une action concertée fût entreprise dès le lendemain de l'armistice...

Quand on voit ce qu'ont accompli les Indes néerlandaises pour leur propre défense et aussi pour collaborer avec leurs alliés dans la lutte commune contre l'ennemi japonais, on n'imagine pas sans un serrement de cœur l'apport précieux qu'eussent été dans le combat à mort que nous livrons une Indochine française bien armée et une escadre française d'Extrême-Orient. Au lieu de cela, l'Indochine sert de base aux Nippons dans leurs opérations contre les Alliés, et peut-être certaines unités de la flotte française sont-elles déjà aux mains des Japonais, servant contre ceux-là même qui veulent rendre à la France son indépendance et son intégrité territoriale!

Qu'advient-il de l'Indochine reconquise? Il serait logique qu'elle passât sous le drapeau de France Libre. On y envisagerait certes avec faveur le retour de Catroux, qui y a laissé le meilleur souvenir. Espérons que les Alliés, ayant victorieusement résisté à la tentative japonaise de blitzkrieg, pourront passer bientôt de la défensive à l'offensive et arracher aux petits singes jaunes cette terre française que leur a livrée la lâcheté de cette junte politico-militaire illégale, à la dévotion de l'ennemi.

E.-Ch. HAMEL

L'Industrie des Brasseries... et VOUS

"En quoi cette industrie peut-elle m'intéresser? dites-vous. Je ne suis ni un de ses employés, ni un de ses actionnaires, ni un tavernier, ni même un buveur de bière..." Avez-vous bien réfléchi? Avez-vous évalué sérieusement la somme de bien-être, de progrès et de prospérité que les Brasseries apportent à la société dont vous tirez votre propre subsistance?

N'oublions pas d'abord un fait incontestable: Québec est une province tempérante... L'Histoire du Canada de Parkman nous révèle que Talon fonda la première brasserie canadienne dans le but explicite de favoriser la tempérance, et l'on peut affirmer sans crainte que, depuis son origine jusqu'à nos jours, cette industrie n'a pas trompé l'espérance de son fondateur. La présente annonce et celles qui suivront ne visent d'ailleurs aucunement à augmenter la vente de la bière.

On a investi des capitaux considérables dans l'Industrie des Brasseries; le trésor public en perçoit, en taxes de toute sorte, des millions de dollars. Tout le malt et presque tout le houblon employés par les Brasseries du Canada sont de provenance canadienne. Le jour où l'Etat serait privé de cette source de revenus, vous auriez à combler vous-même la différence. Etes-vous prêt à assumer un fardeau plus lourd en impôts directs ou indirects?

Les Brasseries emploient une multitude de travailleurs, dont les salaires réunis forment des millions de dollars, qui retournent partiellement dans votre bourse ou contribuent à élever votre standard de vie. Des milliers d'autres personnes y trouvent en partie leur gagne-pain: cultivateurs, employés de verreries, fabricants de barils, de caisses, de capsules, garçons de table, commis, sténos, machinistes... Bref, cette industrie a des ramifications très nombreuses et d'une importance insoupçonnée.

*La moyenne de la consommation quotidienne de la bière, dans la province de Québec, s'établit à 0.496 de chopine par adulte.

Brewers Industrial Foundation of Canada

[Une loi appuyée sur une opinion publique qui est aux trois quarts erronée et qui finit par s'ériger en dogme immuable ne peut que produire de mauvais résultats]

Les Arts Les souscripteurs canadiens-français et l'Exposition de peinture.

Parmi les souscripteurs au fond de garantie pour le transport, l'assurance et la garde des tableaux qui seront présentés au public de Montréal à l'Exposition des Chefs-d'œuvre de la peinture en février pro-



"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

Les DIFFICULTÉS AUGMENTENT

Le public s'accoutume graduellement à se passer de beaucoup de choses qu'il est à présent difficile ou impossible de se procurer, à cause de la guerre. Peu à peu, le manque de certains matériaux de première importance, des métaux en particulier, se fait de plus en plus sentir, et avec des milliers de personnes ayant plus d'argent à dépenser qu'il n'en ont eu au cours des années passées, les approvisionnements de nombre d'objets ont été épuisés, et l'on ne sait pas du tout quand il sera possible de renouveler ces approvisionnements.

La situation est grave pour les compagnies donnant au public un service comme, par exemple, le téléphone. La compagnie de téléphone doit répondre à plus d'appels que jamais elle ne l'avait fait jusqu'ici, et il en est résulté une vaste demande d'équipement. Il est difficile, présentement, de se procurer les matériaux nécessaires tant à l'expansion du service que pour les réparations inévitables.

Le public comprendra dans quelle situation se trouve la compagnie de téléphone et se montrera indulgent si le service téléphonique n'atteint pas toujours à la haute qualité à laquelle on avait accoutumé les usagers par le passé.

LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, (suite 44), Montréal, tél. "Plateau 7471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

Il faut apprendre l'anglais, dit Bouchard

M. Damien Bouchard, dans un appel au bon sens et à l'esprit pratique, prononce, en faveur de l'instruction bilingue et de l'éducation, l'un des discours les plus mémorables que l'on ait entendus en notre province.

La conférence que prononçait M. Damien Bouchard, le 17 décembre dernier, au Club Kiwanis Saint-Laurent de Montréal, est l'un des appels au bon sens les plus éloquentes et les plus convaincants que j'aie entendus depuis longtemps. Ce ministre provincial, reconnu depuis longtemps pour son courage et son amour de la vérité, a démontré de façon si incontestable la nécessité pour les Canadiens français d'apprendre l'anglais, qu'il faudrait s'étonner, après cela, de trouver chez nous des propagandistes de l'opinion contraire. Il est à souhaiter que cette mémorable conférence soit imprimée à cent mille exemplaires et distribuée dans tous les milieux canadiens-français.

Je regrette que l'espace disponible, dans un hebdomadaire à huit pages, nous empêche de citer intégralement ce document. Qu'on me permette d'en extraire quelques passages:

"Quand nous réclamons la connaissance des deux langues chez les Canadiens français, nous ne la réclamons pas dans l'intérêt des citoyens de langue anglaise de ce pays. Si nos Canadiens français apprennent les deux langues, ils peuvent aspirer à jouer un rôle plus grand

dans la vie nationale, dans les sphères financières, industrielles et commerciales du Canada, ce sont eux qui en bénéficieront directement; si nos hommes de profession, nos hommes de métier, nos femmes qui ont à gagner leur vie d'une façon ou d'une autre, veulent obtenir de meilleures positions, des salaires plus rémunérateurs en apprenant à parler l'anglais, ce sont les notes qui en profiteront et non ceux qui ne parlent pas notre langue. C'est pour les Canadiens français que je prêche le bilinguisme car les bénéfices de la connaissance des deux langues iront directement à eux et ce sont eux qui en ont le plus besoin. Nous sommes à peine cinq millions de citoyens de langue française sur un continent qui compte tout près de cent millions d'habitants. Nous avons donc vingt fois plus d'intérêt à apprendre les deux langues que nos compatriotes et les Américains ont d'apprendre le français si nous considérons la question au point de vue de notre statut d'habitants de l'Amérique du Nord.

"Comme Canadien, j'aimerais bien que toute notre population fût bilingue, de l'océan Pacifique à l'Atlantique, mais je ne suis pas chargé spécialement de l'intérêt des Anglo-Canadiens et je dois admettre qu'en raison de la prépondérance numérique dans notre pays et sur le continent des citoyens de langue anglaise, il est beaucoup moins à notre avantage que nous apprenions la deuxième langue. C'est parce que je suis convaincu que les Cana-

M. Bouchard rappelle une conférence malheureuse prononcée par un avocat de Québec contre l'infiltration de l'anglais dans nos écoles. Les déclarations de cet individu à courte vue se fondaient sur le préjugé religieux. Le ministre lui répond:

"L'impression qui ressort de cette conférence étrange prononcée par un membre influent du barreau de la province c'est que nos ancêtres n'ont pu rester catholiques qu'à la condition de rester ignorants et de s'abstenir à ne pas savoir parler anglais. Si cela pouvait être vrai ce serait admettre qu'on ne peut pas être bon catholique et posséder en même temps une bonne instruction. Le vieux préjugé, ayant eu si longtemps cours dans la province de Québec et qui a fait mille fois

monstration:

"Ce sont à ces obscurs agitateurs et chercheurs de popularité, dont nous avons souffert terriblement dans le passé et dont nous souffrons encore malheureusement, mais à un degré beaucoup moindre, qu'il faut attribuer la lenteur de notre progrès sous le rapport économique et non à la petite fraction des Anglais qui auraient voulu nous assimiler. Ceux qui sont responsables de ce qui aurait été notre pauvreté et notre misère ce sont ceux qui pour servir leur cause personnelle ont laissé entendre au peuple soumis à leur influence que s'il s'instruisait, s'il s'enrichissait, il perdrait sa langue et sa religion. Et je n'exagère en rien quand je fais l'affirmation qu'il nous en reste encore des gens qui veulent nous faire croire que si nous obtenons une instruction plus pratique, si nous apprenons l'anglais, c'en est fini de notre langue et de nos croyances religieuses.

"Écoutez ce que le conférencier de Québec a dit et qu'il a pris soin de publier dans l'Action Catholique pour, a-t-il ajouté, qu'on ne se méprenne pas sur sa véritable pensée: 'Ils (nos ancêtres) ont fait leur choix: ils ont accepté l'infériorité économique. Ils ont fait leur choix et ils ont préféré les haillons du pauvre, les misères, la faim et le froid; ils ont voulu tout cela pour rester fidèles à leur foi, à leur langue et à leurs lois.' Il cite ensuite Léopold Richer qui a écrit: 'Pour vous être fidèles et rester eux-mêmes, les Français du Canada ont pris le parti héroïque de l'ignorance, du labeur rural, du combat quotidien contre la forêt.' Enfin, il conclut: 'Notre vocation n'a pas changé; l'appel retentit encore au fond de nos consciences: nous devons continuer dans la voie dure, pénible et douloureuse que nos aïeux ont choisie et où ils se sont engagés.'

"Singulière vocation que la nôtre: rester éternellement pauvres et misérables. Singulier avocat qui la prêche en parlant de fierté nationale.

"Il n'est donc pas étonnant, que ce savant juriste de Québec se soit prononcé dans sa conférence contre l'enseignement plus réaliste et les réformes préconisées par des laïques distingués et par des membres éminents de notre clergé canadien-français. Nous préférons être de l'opinion de ces derniers et il est consolant de constater qu'ils deviennent de plus en plus nombreux et de plus en plus influents. Si les laïques qui ont de la vision et du cœur savent leur prêter main-forte bientôt ils réussiront à rendre sympathique à leurs idées progressistes la majorité de leurs collègues. Soutenons ceux qui ne craignent pas l'instruction des classes populaires qui ne redoutent pas l'enseignement pratique et qui favorisent toute mesure de nature à permettre au Canadien français de gagner plus facilement sa vie et de s'élever dans les rangs de la société canadienne.

"Ce n'est pas en prêchant la stagnation dans notre enseignement, en glorifiant la pauvreté, en vantant la misère, en célébrant l'ignorance et en prêchant l'isolement que nous ferons des nôtres une race forte et influente. Ce sont-ils ceux des Canadiens français qui étaient des ignorants et des gens ne parlant pas l'anglais qui ont laissé une marque profonde dans notre histoire? N'en cherchons pas, il n'y en a pas.

"Laissons de côté les vieilles rancunes du passé, aidons à détruire les vieux et néfastes préjugés: instruisons-nous, apprenons à parler l'anglais et nous travaillerons par là, non seulement à la grandeur de notre pays mais surtout à la glorification de notre race. C'est ainsi que nous la ferons respecter et que nous la ferons aimer. Suivons le précepte évangélique qui vaut bien



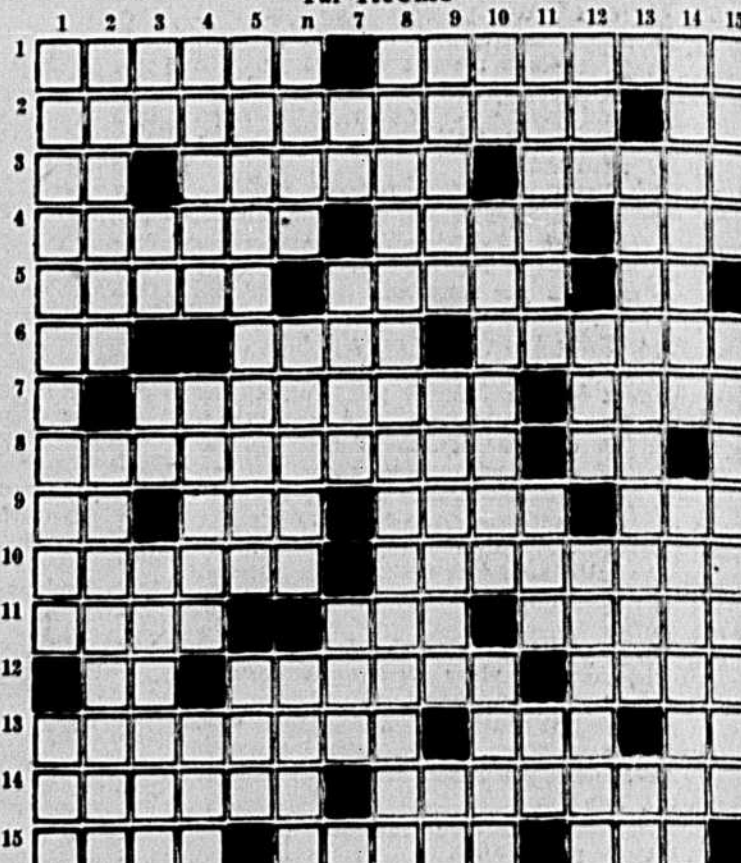
toutes les prédications échevelées de nos patriotes isolationnistes; vivons en frères avec nos compatriotes de race et de religion différentes."

Bravo, trois fois bravo, brave Damien Bouchard! Je reconnais bien là le lutteur infatigable, l'homme aux idées claires et au

Paul RIVERIN

Les Mots Croisés du Jour

Par TITILLIT



HORIZONTALEMENT

- 1.—Ce que vous proposent les femmes comme fin de non-recevoir: détachement mutuel à base de jalousie — Le paradis perdu; mais soit qui mal y pense.
- 2.—Piège à foudre — Pronom indéfini.
- 3.—Dialecte provençal — Gouverneur de la Judée pour les Romains — Ayant la hardiesse de.
- 4.—Alcaloïde du thé — Nom officiel de la Perse — Adjectif numéral.
- 5.—Haussé, élevé — Célèbre famille de luthiers de Crémone — Etui de métal.
- 6.—Prétire privatif — Reine ou princesse hindoue — Corps simple gazeux.
- 7.—D'une couleur café au lait — Qui est au bon air.
- 8.—Dolleur raisonnable; fait partie du cérémonial des obèques — Symbole chimique de l'indium.
- 9.—Pronom personnel (3e pers. sing.) — Colère — Causer la mort — Éclat de voix.
- 10.—Cheveux très roux — Liés par association avec un ou plusieurs autres.
- 11.—Mot latin signifiant "donec" — Légumineuse — Marqua d'un cran.
- 12.—"Paresseux" — Objet indispensable à ceux qui ont envie de tisser — Ancien nom de l'Irlande.
- 13.—Qui ont rapport à l'os cubital — Gros oiseau palmipède — Dialecte provençal.
- 14.—Qui existe réellement — Organe disposé en feuillet mince.
- 15.—Crochet de fer — Hygiène conjugale — Commune de Belgique (Liège).

VERTICALEMENT

- 1.—Homme célèbre, comme Hoffmann, par ses comptes fantastiques — Biscuit d'Europe.
- 2.—True pour ne pas désigner exactement le nom de "chêne" — Qui ont rapport aux fleurs.
- 3.—Se conjugaisons — En les confondre — Chef-lieu de canton (Savoie).
- 4.—Un malheureux que l'on bat après l'avoir fouillé avec un bâton — Ville de l'État libre d'Irlande (Connacht) — Bière anglaise légère.
- 5.—Qui concerne les chemins — par association avec un ou plusieurs autres.
- 6.—Dieu des vents — Amas de pus dans une cavité accidentelle — Époques.
- 7.—Symbole chimique du sodium — Synonyme de "FENOUIL" — Salomon.
- 8.—Ce ne sont pas les bonnes d'enfants.
- 9.—"Balera" — Petite cavité ménagée dans la fond d'une embarcation — Dans.
- 10.—Symbole chimique du strontium — Capitale de l'Italie.
- 11.—Effet par la bande — Masse de pierre très dure — Bâton (abrévié).
- 12.—Venus au monde — Laïque — Produire une chose.
- 13.—Huisier chargé du service de l'audience — Quatre termes en deux lettres.
- 14.—Décoration intérieure — Déclaration contre la vérité.
- 15.—Griffe — Sourcil — timide de la calomnie.

SOLUTION DU PROBLÈME No 220

Paru dans LE JOUR, 13 décembre 1941

DOMESTIQUE	ABUS
ECURIE	URTICANT
FREIN	BENEFICE
AREE	ANE
U	CANQ
TENEUR	UPAS
DEBROUILLARDS	EAU
RECUEILLI	GUISE
ETA	DELUGE
LEAR	EXERES
IRIDIE	ENTENU
GER	OSER
IECU	SACRA
OSSELET	IAIGO
NU	TENAILLERAIS

Gagnante des Mots Croisés
Mme Victor Côté, 7547, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Dura lex, sed lex

par Marcel-H. Estienne

Voici Noël; le bout de l'an comporte ses obligations. M. Durand envoie à Mme Dupuis une boîte de bonbons; Mme Dupuis en extrait délicatement la carte de visite incluse, y introduit la sienne et expédie le tout aux petits des Dupont lesquels, après un sans réflexion, mais ayant répété l'opération du changement de la carte adressent le colis à la jeune Mlle Dupré; cette dernière, fiancée au brillant ingénieur Durand cadet croit bien faire en apportant à sa future belle-maman, à l'occasion de la Nouvelle Année, la boîte de délicieux bonbons ce qui fait qu'en vertu du système des compensations et de la justice immanente Mme Durand pourra croquer les sucreries que son mari a achetées une semaine auparavant.

Pour moi, la question des cadeaux que je reçois est toute résolue. A part une douzaine de lettres d'injures, heureusement anonymes, ce qui m'enlève la peine d'y répondre, je n'attends pas grand-chose. Si quelque lectrice découvre dans la garde-robe de son mari ou de son petit ami une cravate dans les marrons ou les bleu-marine, elle peut me l'adresser au JOUR; je serai discret.

Quant à mes lecteurs qui ont de la joie au cœur et qui désirent joindre l'utile à l'agréable, c'est-à-dire faire plaisir à leurs amis, je leur conseille l'achat (pour en faire cadeau) d'un bien beau livre que je viens de parcourir. N'excitons pas davantage la curiosité publique; en voici le titre:

"Loi des liqueurs alcooliques — Status Refondus de la Province de Québec, 1925, Chapitre 37, comprenant les amendements à date avec index alphabétique, août 1941." C'est un véritable roman d'aventures; il y a dans ce bouquin du comique et du tragique, du romanesque et du réaliste.

A l'heure où l'épouvante ensanglante le monde, on trouvera dans ce volume non seulement des sujets de réconfort, mais encore un moyen de se délasser l'esprit à la recherche des solutions requises par des problèmes auprès desquels la quadrature du cercle n'est que du pipi de sanzonnet.

Ce livre condense en soixante-trois pages, plus l'index alphabétique, le délire sacré des législateurs de tous les temps.

Pour avoir mis debout un pareil monument, il faut être toutement vicieux; mais j'ajoute, à ma courte honte, qu'il faut ne l'être guère moins pour le lire.

Si je devais conter par le menu à la suite de quels funambulesques événements j'ai acquis ce bouquin, ou bien l'on ne me croirait pas ou bien l'on me tiendrait pour un fou. Pourtant, bien que journaliste, je ne suis pas menteur de profession et ne tiens pas non plus à être enfermé à Saint-Jean de Dieu.

Aussi vais-je donner quelques lignes d'explications. Il y a peu de temps de cela, je m'étais rendu en visite chez un de mes amis de France qui tient auberge aux environs de Montréal. Il m'invita à déjeuner et comme il est d'usage ici plaça devant moi un verre d'eau glacée. Comme je ne me livre pas à l'élevage des grenouilles, je lui demandai un verre de bière ou de vin. Nous disons en France: "un déjeuner sans vin est une journée sans soleil."

Mon ami me répondit que la loi lui interdisait de servir du vin. Pourquoi? Parce que son hôtel ne comportait pas six chambres "aménagées pour le coucher des voyageurs et pourvues d'un aménagement convenable à cette fin... chaque chambre devant avoir une porte donnant sur un corridor et être pourvue d'un moins une fenêtre extérieure."

J'avoue que je crus à une galéjade; mon ami est de Marseille et les Marseillais ont une réputation justifiée de farceurs.

Toujours est-il que je bus mon eau, non sans arrière-pensée. Attraperai-je la typhoïde, la mélérior ou le choléra? J'en réchappai, pour le plus grand malheur de l'humanité en général et de mes lecteurs en particulier.

Revenu en ville, j'entrai sans coup férir dans un restaurant aux vitrines duquel j'avais lu affiché: "Restaurant Français — Beer and Wine."

Sans avoir fait de la linguistique ma science préférée, mais comme je suis très intelligent, je présuamais que cela signifiait: "Bière et vin."

J'entrai, m'assis, et commandai un verre de Bordeaux rouge. On m'apporta un verre d'eau glacée et on me demanda ce que je désirais manger. Sortant de table, je n'avais guère d'appétit et répondit: "Un verre de Bordeaux... rouge."

Quand je dis que je répondis cela, je me vante, car par un concours de circonstances aussi curieux qu'insaisissable le personnel de ce restaurant français ne parlait qu'anglais. Or, je n'ai pour la

langue de Shakespeare que des facilités relatives. Mais enfin l'on me comprit et je compris aussi que ce glass de red wine ne me serait servi qu'au conditionnel, c'est-à-dire conjointement à un repas d'au moins quarante cents.

En observant mon voisin, je vis qu'il s'était fait servir une assiette de veau aux spaghettis et une tarte. A ma surprise, il versa un peu de son eau dans son assiette; la tarte rejoignant le veau aux spaghettis et il touilla le tout — puis tranquillement il but une bouteille de bière qu'il s'était fait apporter, se leva, paya et sortit abandonnant le gâchis contenu dans son assiette. Je compris le système et dans mon for intérieur admirai une loi qui autoriserait de telles fantaisies. Par contre, je ne suivis pas l'exemple; outre que je n'avais pas quarante cents à dilapider, je songeais avec mélancolie d'abord à ma petite fille, malheureusement encore en France occupée et de qui ma mère m'écrivait: "Nicole a beaucoup maigri et ne va pas fort" et aussi aux milliers, aux dizaines, aux centaines de milliers de malheureux, privés de tout — en France, en Angleterre, en Grèce, en Belgique — et partout, partout — aux millions de pauvres gens pour qui cette assiette de veau aux spaghettis et cette tarte aux pommes eussent été un festin.

Il fallait en vérité que la Province de Québec fut bien certaine que ses Alliés ne manquaient de rien, ni de veau, ni de spaghettis, ni de tarte aux pommes, pour provoquer à un tel crime.

Il résultait de cette seconde expérience un privilège accordé à celui qui pouvait ou posséder un appétit à la demande, ou jeter quarante cents à la rue.

Mélancolique, je rentrai à mon hôtel montai à ma chambre et priai le room-service (je fais des progrès étonnants dans la langue anglaise) de m'apporter toujours et encore un verre de vin rouge.

S'il est vrai que la Bible dit: "Le bon vin réjouit le cœur de l'homme", ce n'est pas dans ma chambre d'hôtel que je pus m'en assurer. Le garçon, qui parlait français, (on voit de ces choses!) m'expliqua qu'il m'était loisible de m'en aller quérir une bouteille de vin à la Commission des Liqueurs, de la monter dans ma chambre, et de la boire, mais que l'article 31 de la Loi des Liqueurs Alcooliques stipule: "la vente ou la livraison des liqueurs alcooliques dans les chambres d'un hôtel ou d'une auberge est interdite dans tous les cas."

"Mais, bon sang de bois", lui dis-je, "où, où, pourrai-je boire un verre de vin?"

Il m'indiqua un "club"; j'imaginai trouver un endroit élégant et distingué; je tombai dans une salle basse et enfumée alors que quatre jeunes beautés squelettiques, aux os desquelles on devait dans le lit se déchirer la peau, se livraient à des exercices de claquettes sur l'air de: "Quand donc ira-t-on se coucher?"

Les garçons allaient et venaient, apportant des boissons aux parfums éthyliques.

Je pris place; personne ne s'occupait de moi; il y avait foule. Un couple arriva et s'assit à ma table. Aussitôt le garçon apporta à ces deux personnes quatre verres de whisky. Au passage, je l'accrochai et lui commandai une demie Bordeaux rouge.

"Impossible, Monsieur", me dit-il.

"Pourquoi?"

"Mais parce qu'il est minuit dix."

"Hé bien?"

"Mais nous sommes samedi."

"Et alors?"

"Et alors le samedi à partir de minuit on ne sert plus de boissons alcooliques. C'est la loi."

"Mais vous venez de servir mes voisins."

"Oui, mais ils avaient commandé par téléphone avant minuit."

Une envie de meurtre me saisit. Positivement, une seconde durant, je vis rouge. Très aimablement mon voisin m'offrit un de ses verres de whisky et, tout en me clignant de l'œil, m'indiqua qu'il en avait commandé d'autres encore. Effectivement, sauf moi, personne ne fut privé de boisson.

Au petit matin, je rentrai tout pénétré d'admiration pour ces législateurs qui tels les Sages étaient entrés tout vivants dans l'Histoire. Je voulais connaître leur Oeuvre. Je l'achetai.

Plus haut j'ai écrit que j'étais très intelligent; je crois m'être trompé, et même je suis certain de m'être trompé.

Voici bientôt quinze jours que je lis et relis la Loi des Liqueurs Alcooliques.

Je ne l'ai pas encore comprise.

M. Bouchard affirme franchement que l'enseignement de l'anglais est nécessaire non seulement à une élite, mais aux ouvriers et aux cultivateurs de même qu'aux jeunes filles.

Écoutons-le:

"On vous dira, par exemple, que l'enfant du cultivateur et l'enfant de l'ouvrier n'ont pas besoin de connaître l'anglais. Quelle erreur! Qui peut assurer que dans un avenir plus ou moins rapproché l'enfant qui est à s'instruire sur les bancs d'une école de campagne ou de petite ville n'aura pas besoin de connaître l'anglais pour obtenir la position devenue, plus tard, celle de son rêve. Combien m'en ai-je pas rencontré sur le chemin de ma vie de ces beaux et solides jeunes gens à l'œil vif et intelligent venus de la campagne ou sortis jeunes des écoles de nos petites villes qui se sont refusés de belles situations parce qu'ils ignoraient la langue anglaise?"

"La vie d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois; les moyens modernes de locomotion et les développements de notre industrie ont fait que nos chemins, nos manufactures, nos maisons de commerce regorgent de personnes des provinces lointaines et de pays voisins qui ne parlent que l'anglais. Les entrepreneurs, les contrôleurs de wagons de chemins de fer, les conducteurs de taxis, les péagers, les guides, les hommes de police, les commis de magasins et combien de préposés à d'autres emplois rémunérateurs ont besoin de connaître l'anglais pour obtenir et conserver le travail qui sera leur gagne-pain?"

"Et cette nécessité de connaître l'anglais existe non seulement chez les hommes du peuple mais aussi chez les jeunes filles des classes populaires. Prenons le service domestique, le plus humble de tous les états peut-être; la jeune servante qui parlera l'anglais aura un avantage marqué sur celle qui ne parle que le français. Elle s'engagera dans les maisons de langue anglaise et dans les maisons de langue française occupées par des professionnels recevant le public; elle pourra répondre à la porte et recevoir convenablement la clientèle des deux langues. Les gardes-malades doivent aussi connaître l'anglais car elles peuvent être appelées dans des familles ne parlant que cette langue. Celles qui font du service social dans les villes importantes doivent connaître les deux idiomes pour être à la hauteur de leur situation. Les sténographes trouvent difficilement de l'emploi rémunérateur si elles ne sont pas bilingues."

"Et qui osera prétendre que ces positions que je viens de mentionner pour les personnes des deux sexes et qui exigent des connaissances de l'anglais ne sont pas ouvertes aux gens de la campagne comme à ceux des villes, aux enfants des pauvres comme à ceux des riches? On doit donc enseigner l'anglais à tout le monde parce que tout le monde en a besoin."

Le ministre rappelle une anecdote caractéristique. Il y a environ 75 ans, de pauvres gens, trompés par certaine autorité, étaient allés brûler trois fois consécutivement, une école que bâtissaient, à quelques milles de Saint-Hyacinthe, des partisans de l'instruction. Le fougereux et progressif journaliste, Étienne Parent avait écrit des lors que cet acte sauvage ferait venir le rouge au front des enfants des auteurs d'un tel sabotage. Et M. Bouchard de continuer sa démonstration:

"Ce sont à ces obscurs agitateurs et chercheurs de popularité, dont nous avons souffert terriblement dans le passé et dont nous souffrons encore malheureusement, mais à un degré beaucoup moindre, qu'il faut attribuer la lenteur de notre progrès sous le rapport économique et non à la petite fraction des Anglais qui auraient voulu nous assimiler. Ceux qui sont responsables de ce qui aurait été notre pauvreté et notre misère ce sont ceux qui pour servir leur cause personnelle ont laissé entendre au peuple soumis à leur influence que s'il s'instruisait, s'il s'enrichissait, il perdrait sa langue et sa religion. Et je n'exagère en rien quand je fais l'affirmation qu'il nous en reste encore des gens qui veulent nous faire croire que si nous obtenons une instruction plus pratique, si nous apprenons l'anglais, c'en est fini de notre langue et de nos croyances religieuses."

"Écoutez ce que le conférencier de Québec a dit et qu'il a pris soin de publier dans l'Action Catholique pour, a-t-il ajouté, qu'on ne se méprenne pas sur sa véritable pensée: 'Ils (nos ancêtres) ont fait leur choix: ils ont accepté l'infériorité économique. Ils ont fait leur choix et ils ont préféré les haillons du pauvre, les misères, la faim et le froid; ils ont voulu tout cela pour rester fidèles à leur foi, à leur langue et à leurs lois.' Il cite ensuite Léopold Richer qui a écrit: 'Pour vous être fidèles et rester eux-mêmes, les Français du Canada ont pris le parti héroïque de l'ignorance, du labeur rural, du combat quotidien contre la forêt.' Enfin, il conclut: 'Notre vocation n'a pas changé; l'appel retentit encore au fond de nos consciences: nous devons continuer dans la voie dure, pénible et douloureuse que nos aïeux ont choisie et où ils se sont engagés.'

"Singulière vocation que la nôtre: rester éternellement pauvres et misérables. Singulier avocat qui la prêche en parlant de fierté nationale."

"Il n'est donc pas étonnant, que ce savant juriste de Québec se soit prononcé dans sa conférence contre l'enseignement plus réaliste et les réformes préconisées par des laïques distingués et par des membres éminents de notre clergé canadien-français. Nous préférons être de l'opinion de ces derniers et il est consolant de constater qu'ils deviennent de plus en plus nombreux et de plus en plus influents. Si les laïques qui ont de la vision et du cœur savent leur prêter main-forte bientôt ils réussiront à rendre sympathique à leurs idées progressistes la majorité de leurs collègues. Soutenons ceux qui ne craignent pas l'instruction des classes populaires qui ne redoutent pas l'enseignement pratique et qui favorisent toute mesure de nature à permettre au Canadien français de gagner plus facilement sa vie et de s'élever dans les rangs de la société canadienne."

"Ce n'est pas en prêchant la stagnation dans notre enseignement, en glorifiant la pauvreté, en vantant la misère, en célébrant l'ignorance et en prêchant l'isolement que nous ferons des nôtres une race forte et influente. Ce sont-ils ceux des Canadiens français qui étaient des ignorants et des gens ne parlant pas l'anglais qui ont laissé une marque profonde dans notre histoire? N'en cherchons pas, il n'y en a pas."

"Laissons de côté les vieilles rancunes du passé, aidons à détruire les vieux et néfastes préjugés: instruisons-nous, apprenons à parler l'anglais et nous travaillerons par là, non seulement à la grandeur de notre pays mais surtout à la glorification de notre race. C'est ainsi que nous la ferons respecter et que nous la ferons aimer. Suivons le précepte évangélique qui vaut bien

Le ministre rappelle une anecdote caractéristique. Il y a environ 75 ans, de pauvres gens, trompés par certaine autorité, étaient allés brûler trois fois consécutivement, une école que bâtissaient, à quelques milles de Saint-Hyacinthe, des partisans de l'instruction. Le fougereux et progressif journaliste, Étienne Parent avait écrit des lors que cet acte sauvage ferait venir le rouge au front des enfants des auteurs d'un tel sabotage. Et M. Bouchard de continuer sa démonstration:

"Ce sont à ces obscurs agitateurs et chercheurs de popularité, dont nous avons souffert terriblement dans le passé et dont nous souffrons encore malheureusement, mais à un degré beaucoup moindre, qu'il faut attribuer la lenteur de notre progrès sous le rapport économique et non à la petite fraction des Anglais qui auraient voulu nous assimiler. Ceux qui sont responsables de ce qui aurait été notre pauvreté et notre misère ce sont ceux qui pour servir leur cause personnelle ont laissé entendre au peuple soumis à leur influence que s'il s'instruisait, s'il s'enrichissait, il perdrait sa langue et sa religion. Et je n'exagère en rien quand je fais l'affirmation qu'il nous en reste encore des gens qui veulent nous faire croire que si nous obtenons une instruction plus pratique, si nous apprenons l'anglais, c'en est fini de notre langue et de nos croyances religieuses."

"Écoutez ce que le conférencier de Québec a dit et qu'il a pris soin de publier dans l'Action Catholique pour, a-t-il ajouté, qu'on ne se méprenne pas sur sa véritable pensée: 'Ils (nos ancêtres) ont fait leur choix: ils ont accepté l'infériorité économique. Ils ont fait leur choix et ils ont préféré les haillons du pauvre, les misères, la faim et le froid; ils ont voulu tout cela pour rester fidèles à leur foi, à leur langue et à leurs lois.' Il cite ensuite Léopold Richer qui a écrit: 'Pour vous être fidèles et rester eux-mêmes, les Français du Canada ont pris le parti héroïque de l'ignorance, du labeur rural, du combat quotidien contre la forêt.' Enfin, il conclut: 'Notre vocation n'a pas changé; l'appel retentit encore au fond de nos consciences: nous devons continuer dans la voie dure, pénible et douloureuse que nos aïeux ont choisie et où ils se sont engagés.'

"Singulière vocation que la nôtre: rester éternellement pauvres et misérables. Singulier avocat qui la prêche en parlant de fierté nationale."

"Il n'est donc pas étonnant, que ce savant juriste de Québec se soit prononcé dans sa conférence contre l'enseignement plus réaliste et les réformes préconisées par des laïques distingués et par des membres éminents de notre clergé canadien-français. Nous préférons être de l'opinion de ces derniers et il est consolant de constater qu'ils deviennent de plus en plus nombreux et de plus en plus influents. Si les laïques qui ont de la vision et du cœur savent leur prêter main-forte bientôt ils réussiront à rendre sympathique à leurs idées progressistes la majorité de leurs collègues. Soutenons ceux qui ne craignent pas l'instruction des classes populaires qui ne redoutent pas l'enseignement pratique et qui favorisent toute mesure de nature à permettre au Canadien français de gagner plus facilement sa vie et de s'élever dans les rangs de la société canadienne."

"Ce n'est pas en prêchant la stagnation dans notre enseignement, en glorifiant la pauvreté, en vantant la misère, en célébrant l'ignorance et en prêchant l'isolement que nous ferons des nôtres une race forte et influente. Ce sont-ils ceux des Canadiens français qui étaient des ignorants et des gens ne parlant pas l'anglais qui ont laissé une marque profonde dans notre histoire? N'en cherchons pas, il n'y en a pas."

"Laissons de côté les vieilles rancunes du passé, aidons à détruire les vieux et néfastes préjugés: instruisons-nous, apprenons à parler l'anglais et nous travaillerons par là, non seulement à la grandeur de notre pays mais surtout à la glorification de notre race. C'est ainsi que nous la ferons respecter et que nous la ferons aimer. Suivons le précepte évangélique qui vaut bien

Le ministre rappelle une anecdote caractéristique. Il y a environ 75 ans, de pauvres gens, trompés par certaine autorité, étaient allés brûler trois fois consécutivement, une école que bâtissaient, à quelques milles de Saint-Hyacinthe, des partisans de l'instruction. Le fougereux et progressif journaliste, Étienne Parent avait écrit des lors que cet acte sauvage ferait venir le rouge au front des enfants des auteurs d'un tel sabotage. Et M. Bouchard de continuer sa démonstration:

"Ce sont à ces obscurs agitateurs et chercheurs de popularité, dont nous avons souffert terriblement dans le passé et dont nous souffrons encore malheureusement, mais à un degré beaucoup moindre, qu'il faut attribuer la lenteur de notre progrès sous le rapport économique et non à la petite fraction des Anglais qui auraient voulu nous assimiler. Ceux qui sont responsables de ce qui aurait été notre pauvreté et notre misère ce sont ceux qui pour servir leur cause personnelle ont laissé entendre au peuple soumis à leur influence que s'il s'instruisait, s'il s'enrichissait, il perdrait sa langue et sa religion. Et je n'exagère en rien quand je fais l'affirmation qu'il nous en reste encore des gens qui veulent nous faire croire que si nous obtenons une instruction plus pratique, si nous apprenons l'anglais, c'en est fini de notre langue et de nos croyances religieuses."

OÙ EST JOS?

À prendre une DOW

"Les femmes adorent mes coiffures mais moi je n'ai qu'un amour 'permanent': la DOW."

Plus de gens découvrent chaque jour que Dow est la plus délicieuse des bières